

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 3.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 20 JANVIER 1881

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

New-York, 15 janvier 1881.

Jamais, de mémoire de chroniqueur, un moment plus dénué d'intérêt ne s'est offert devant moi; jamais je n'ai vu les événements si plats, si prosaïques; jamais ce coin du Nouveau Monde ne m'a semblé plus monotone, plus stupide.

J'ai beau chercher, rien de nouveau ne me semble digne d'attirer votre attention.

J'avais l'intention de raconter les aventures d'une femme qui a épousé successivement quinze maris; mais au moment de commencer je me suis souvenu que l'année dernière j'avais déjà parlé d'un mari qui avait épousé l'une après l'autre dix-sept femmes!

Quoique venant d'un autre sexe l'action reste la même; je me suis arrêté de crainte qu'on m'accusât de répétition, de rabâchage.

Les énormités même quand on les raconte au lecteur trop souvent le font bailler.

Robespierre répondit un jour à un inventeur, qui avait imaginé un instrument, qui pouvait couper cinquante têtes à la fois :

—Mais, malheureux! votre invention serait capable de démoraliser la guillotine!

Il en est de même des excentricités américaines, elles nous fatiguent par leur multiplicité, nous endorment et nous démoralisent.

Ah! si je m'appelais Sardou ou même Labiche, je ne me plaindrais pas de ce nombre croissant d'insanités.

Avec les histoires de mormons, de bigames, et de divorce le-tout Paris creverait de rire et je me ferais nommer deux fois de l'Académie!

Le seul événement capital de cette semaine c'est la neige qui tombe que c'est

une bénédiction. Et encore ne parlerai-je pas de ce présent du ciel—qui donne à la terre une nouvelle virginité—si L'OPINION PUBLIQUE du 23 décembre qui m'était destinée n'avait pas été engloutie en route, ce serait différent : périssent toutes les neiges plutôt qu'une OPINION PUBLIQUE!

On vient de me souffler à l'oreille un autre événement non moins capital : M. Hayes, le président des États-Unis, songe déjà à son déménagement.

On prétend qu'il a l'intention de laisser à son successeur, l'heureux Garfield, sa cave complète. Comme celui-ci, qui est encore naïf, allait le remercier, le général Grant retint son élan par ces quelques mots partis du cœur :

—Ne remerciez pas, il n'y a que de l'eau!

Événement tout à fait capital. Celui-là l'est doublement et même triplement.

On vient de pendre dans le New-Jersey la dame Meierhoffer, accusée d'avoir assassiné son mari.

Afin d'éviter la corde, cette malheureuse a prétendu que le nommé Lammens avait seul commis ce meurtre—par amour pour elle.

Les jurés étaient dans une grande perplexité, aussi pour soulager leurs consciences ils les ont condamnés tous deux à être pendus. Lammens, on le comprend sans peine, a protesté de toute la force de ses poumons contre une pareille accusation :

—Je n'ai jamais été l'amant de cette femme, un autre, a-t-il dit, a eu ce triste honneur, c'est Pfromer. Et c'est pour l'épouser que cette infâme a assassiné son mari.

La dame Meierhoffer a persisté dans sa première accusation contre Lammens. Lammens a persisté dans ses dénégations; et les jurés ont également persisté dans leur double verdict, suivi de la corde fatale!

Au moment où se dressait l'échafaud, Pfromer que Lammens accusait; Pfromer que la justice n'a pas seulement interrogé, Pfromer s'est pendu lui-même dans sa grange. Total, trois pendus! Peut-être trois coupables.

Messieurs les typographes sont priés de ne pas estropier les noms de ces trois victimes; la corde les a assez disloqués comme cela.

Messieurs les Mormons font de nouveau parler d'eux. Ayant élu pour les représenter au Congrès, un certain Cannon, celui-ci a été refusé par le gouverneur parce qu'il est non-seulement polygame, mais étranger non naturalisé.

Un autre aura cet honneur. C'est M. Campbell qui, quoique n'appartenant pas à la société Mormone, ira au Congrès représenter l'Utah!

Naturellement, les saints des derniers jours son furieux de cette décision et ils ont fort envie de jeter le malencontreux Campbell, dans leur lac salé!

Cette secte qui fonde son existence sur quelques passages de la Bible, est un sujet d'étonnement pour le penseur. On a peine à comprendre comment des femmes qui sont ordinairement si jalouses de leurs prérogatives consentent à n'être qu'un troupeau quand leur place est d'être reines au foyer.

Mais lorsqu'on voit de près cette bizarre anomalie on est beaucoup moins étonné.

La majorité des épouses de ces saints sont vieilles et ridées.

Les jeunes sont en très-petit nombre, elles ont été attirées dans ces repaires par les mensonges de ces fanatiques. Peut-être rêvaient-elles de trôner dans un joli sérail à la façon des orientales et d'en être quelque jour la souveraine. Je ne peux pas m'imaginer ce qui peut déterminer ces malheureuses à se donner pour esclaves à ces hommes hypocrites.

Comme on le pense bien, quand elles sont entre leurs mains, il leur est presque impossible de reprendre leur liberté. Une fois initiées aux mystères de cette singulière religion, il y va de leur vie si elles veulent les révéler ou fuir. On en a de nombreux exemples. Le lendemain, le journal de la localité rend compte de leur mort d'une façon toute originale : Madame Gertrude X.... a quitté cette vallée de larmes; Dieu a rappelé Mme Dorothy Z... dans un monde meilleur. Et comme la police, la justice, le gouvernement sont aux mains des Mormons, les malheureuses a qui on a tordu le cou, ne sont pas vengées!...

Ce qui prouve que ces mœurs sont contre nature et qu'une personne possédant son libre arbitre, ne les accepte pas, c'est que la fille favorite de Brigham Young n'a pas voulu de ce régime. Elle s'est échappée, non sans peine, de ce purgatoire des femmes. Il est à remarquer que, parmi ces dames si peu jalouses, on ne rencontre ni françaises, ni canadiennes!

Cela vient sans doute de ce que nos charmantes compatriotes ont un mauvais caractère!

Si nous nous permettions d'être mormons un tant soit peu, je suis sûr qu'elles nous arracheraient les yeux. Oh! les femmes, les femmes!...

ANTHONY RALPH.

CORRESPONDANCE D'IRLANDE

Il ne s'agit plus aujourd'hui de quelques comtés, c'est le pays presque entier qui va se lever, et si l'on ne connaît pas le général, on ne peut ignorer l'existence de l'armée, armée équipée, exercée, et dont aucun soldat ne manquera à l'appel; le paysan irlandais est aussi ignorant que courageux; aigri par une misère terrible, excité par les discours de M. Parnell, il n'acceptera pas une simple réduction des fermages ni les quelques facilités qui lui seront accordées pour devenir à son tour propriétaire; ce qu'il veut c'est le programme entier du chef véritable de l'Irlande, programme développé l'année dernière en Amérique par M. Parnell; l'indépendance absolue du pays et, comme conséquence, l'expulsion totale des propriétaires actuels. Les crimes agraires commis depuis six mois, leur impunité assurée, l'organisation de la Ligue dont les tribunaux fonctionnent aujourd'hui plus régulièrement que les tribunaux du gouvernement, ont donné aux Irlandais la mesure de leurs forces; ils n'hésiteront pas, quand le moment sera venu, à se présenter en ligne devant les troupes anglaises et à se faire bravement tuer. Ils seront écrasés, cela n'est pas douteux, mais que de sang répandu!... et ce n'est pas de cette façon que se calmeront les haines si

violentes qui existent entre les deux peuples.

Le procès Parnell recommence, le 28, à Dublin; les jurés sont déjà désignés, et tous ceux qui sont négociants ont été prévenus par les ordres de la Ligue, qu'en cas de condamnation prononcée sur un verdict de culpabilité rendu par eux, leurs fabriques, leurs magasins seraient mis à l'index et qu'il serait défendu d'y acheter quoi que ce soient; ne vous figurez pas que ce soient là de vaines menaces. Dublin, cette grande ville, est soumise à M. Parnell; il y a peu de jours, un propriétaire, M. Bence, en état de Boycottage, ne pouvant plus nourrir ses bestiaux, ni les soigner, puisque quarante de ses serviteurs avaient quitté son exploitation en moins de vingt-quatre heures, avait envoyé, sous la protection de la police, bœufs, vaches et moutons à Dublin, afin de les expédier en Angleterre, la vente de ces animaux Boycottés comme leur maître étant impraticable en Irlande; aucune Compagnie de bateaux à vapeur n'a consenti à prendre ces animaux pour les transporter, aucune Compagnie n'a consenti à recevoir même dans ses enclaves auprès du quai d'embarquement, les troupeaux de M. Bence; les conducteurs s'étant empressés de disparaître, les bêtes ont erré sur le port, et les policemen ont été obligés de les rassembler, de les garder jusqu'à ce qu'un navire eût été envoyé d'Angleterre.

Quand de tels faits se passent dans une capitale, sous les yeux du gouvernement, lorsque des compagnies ayant à leur tête des hommes dans une haute position, se courbent avec une aussi grande lâcheté, sous les injonctions d'un parti d'agitateurs, il est aisé de juger de la situation d'un pays; on peut prévoir également que le procès Parnell donnera lieu à des événements inattendus; malgré son inertie plus apparente que réelle, le gouvernement semble disposé à se mettre en état de parler à toutes les complications probables. 900 hommes de la garde écossaise viennent de quitter Londres pour Dublin. Le 20^e et le 97^e régiment d'infanterie sont partis, le premier, de Malte, le second de Gibraltar, pour la même destination. M. Gladstone ne veut pas s'exposer à une défaite et on jugera de la gravité de ses préoccupations, par l'exposé exact des forces anglaises concentrées en ce moment en Irlande. Il y a sept régiments de cavalerie, dix batteries d'artillerie, quinze bataillons et sept régiments d'infanterie, plus trois compagnies du génie. Le tout, sans compter bien entendu, les régiments en route, et les 15,000 hommes de police ordinaire.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'aujourd'hui dans les villes comme dans les campagnes les affaires sont suspendues; le recouvrement des créances étant devenu impossible par suite du meurtre régulier des huissiers, toutes les maisons anglaises ont coupé le crédit au commerce irlandais. Pour avoir une idée de l'existence des honnêtes gens dans la Verte Erin, il faut lire les lettres de ces infortunées, qui à la nuit n'osent plus sortir de leurs demeures, dorment avec des revolvers chargés sur leurs tables de nuit et dans beaucoup de cas ne savent plus où se procurer de quoi manger. Tout ce qui n'est pas avec nous, est contre nous, disent les ligueurs, et en vertu de ce

principe, les habitants paisibles sont contraints de faire partie de l'association, car dans les marchés, pour acheter même du beurre et des œufs, il est nécessaire de montrer un billet délivré par la Ligue, constatant l'adhésion au parti. Les arrêts rendus contre les récalcitrants sont annoncés dans les bourgades par un crieur public, affichés à la porte des églises et exécutés avec entrain par un tas de mauvais drôles masqués, dont les atrocités dépassent de beaucoup celles si célèbres de la Bulgarie. Cela continuera de la sorte jusqu'au 6 ou 8 janvier, on a jugé qu'il faut laisser trois semaines encore à l'anarchie : après, quoi ? J'avoue que je n'en sais rien, et j'ai grand-peur que le gouvernement ne soit pas plus instruit que moi à cet égard. C'est le chaos le plus invraisemblable dans une nation civilisée.

ÇA ET LA

Nous apprenons que l'hon. M. Mercier, de Saint-Hyacinthe, doit transporter sa résidence à Montréal.

M. J. Perreault, toujours actif, est parti pour la France, dans l'intérêt de certaines entreprises commerciales entre les deux continents.

M. A.-N. Montpetit, a donné sa démission comme traducteur français de la Chambre d'Assemblée, et réside maintenant à Montmagny avec sa famille.

Une décision du Saint-Siège, en date du 7 novembre, et dont il sera bientôt donné connaissance au public par l'épiscopat, condamne le bill relatif aux mariages de beaux frères et belles sœurs, présenté par M. Girouard à la dernière session.

Les journaux libéraux annoncent que le *Journal des Trois-Rivières*, qui montre tant de zèle pour la religion et si peu de charité pour ses adversaires, est dirigé et rédigé par trois messieurs Désilets, qui sont tous trois au service du gouvernement.

Le Vermont vient d'adopter une loi de tempérance plus sévère que tout ce qu'on avait vu encore aux Etats-Unis. Il y est décrété que toute maison où l'on vendra des liqueurs enivrantes sera considérée comme une nuisance publique, qu'elle pourra être immédiatement fermée, et que le propriétaire sera passible d'une amende de \$200 et d'un emprisonnement de trois mois.

Un nouveau syndicat s'est formé pour construire le chemin de fer du Pacifique, et il offre au gouvernement des conditions plus avantageuses que l'autre. Grand émoi dans le monde politique ! Le gouvernement ne peut pas reculer, dit-on, et sera obligé de s'en tenir au premier marché. Les conservateurs disent que le nouveau syndicat arrive trop tard, et seulement dans le but de créer des difficultés au gouvernement.

L'agitation anti-judaïque devient menaçante en Allemagne. Les Juifs maintenant n'y sont pas mieux traités que dans la Roumanie, que le traité de Berlin obligeait d'adopter une politique plus libérale envers les enfants d'Israël. Il est de plus en plus évident que Bismarck favorise sous main ce mouvement qui peut amener des troubles assez graves dans les deux empires allemands et austro-hongrois, où l'élément hébraïque représente en grande partie la haute finance et la grande industrie.

Le conseil d'administration de l'Assurance Financière à Paris a décidé de faire un dépôt de \$55,000 à \$100,000 entre les mains du gouvernement canadien, comme garantie de la parfaite exécution de ses engagements vis-à-vis des détenteurs de police en Canada. Ce dépôt fera taire

tous les détracteurs de cette société qui prétendent que l'Assurance Financière ne présente pas les garanties suffisantes. Il y aura aussi un remboursement vers la fin de ce mois, auquel les polices émises en Canada prendront part.

Nous lisons dans l'*Army and Navy Register* que, pendant l'année 1880, il s'est présenté à l'enrôlement dans l'armée des Etats-Unis 23,767 hommes, dont 18,761 ont été refusés et 5,006 enrôlés. Sur les enrôlés, 3,441 sont natifs des divers Etats et territoires de l'Union. C'est l'Etat de New-York qui en a fourni le plus grand nombre, 727, et le territoire de Dakota, le plus faible, 1. Les autres 1,565 enrôlés sont natifs de pays étrangers, notamment 577 d'Irlande, 417 d'Allemagne, 155 du Canada, 31 de la Suisse, 20 de France, 10 d'Italie, 5 de Russie, etc.

Nous lisons dans le *Jean-Baptiste* de Northampton, Mass. :

Si l'on jette un regard en arrière, on verra qu'il y a un quart de siècle, l'influence des Franco-Canadiens était parfaitement nulle aux Etats-Unis. Il est bien vrai que leur nombre s'est accru considérablement depuis quelques années ; mais leur importance morale a suivi une marche ascendante plus grande encore que celle de leur nombre. Voyez à Winocosa Falls, M. F. Leclair, négociant, a été élu à la Chambre de Montpelier, Vt. ; à Baltic, M. V. Côté, marchand, a été élu à celle de Hartford, Conn. ; A Woonsocket, R. I., M. Bouvier est un des marchands et un des échevins de cette ville florissante ; à Fall River, M. V. Geoffrion, négociant, vient d'être élu conseiller de cette grande ville manufacturière ; à Lowell, Mass., M. Marin, marchand, a été élu conseiller de ce centre important et considérable d'affaires en tous genres. Nous avons une foule de nos compatriotes qui occupent, dans d'autres parties des Etats-Unis, des positions honorables et lucratives, qu'ils doivent à leur persévérance et leur honnêteté.

Le petit village de North Pownall, dans l'Etat du Vermont, ne renferme que vingt-trois familles canadiennes. Or, ces pauvres gens, qui travaillent tous à la manufacture, ont à faire venir, tous les quinze jours ou tous les mois, à leurs frais, un prêtre d'Albany ou d'une autre ville à peu près aussi éloignée. Cependant, dans leur sollicitude pour l'avenir de ces enfants, ces vingt-trois pères de famille, qui n'ont pour les diriger ni philosophe ni avocat, ont cru ne pouvoir se passer d'une école française catholique.

En conséquence, ils ont fait venir d'Albany un bon maître d'école, jeune homme sortant de l'un des meilleurs séminaires de la province de Québec aussi fort sur l'anglais que sur le français, et dont le talent n'est égalé que par le succès. Le jour, c'est l'école pour les enfants des deux sexes, qui y assistent en grand nombre ; le soir, c'est la classe des adolescents, des deux sexes également.

Voilà un bel exemple qui devrait être imité par tous nos compatriotes aux Etats-Unis, car, sans instruction, il ne peuvent s'attendre à exercer l'influence à laquelle ils ont droit de prétendre par leur nombre et leur union.

—Un Canadien-français, de Spencer, Mass., du nom d'André Fortin, venant de St-Ours, district de Richelieu, P.Q., a eu les deux jambes broyées, le 8 courant, et il est mort trois heures après l'accident, muni des derniers secours de la religion. Ce malheureux était âgé de 53 ans, et il laisse une femme et six enfants.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LE PAUVRE COURAGEUX

A MON AMI J.-H. FONTAINE

J'ai franchi pour jamais le seuil de la souffrance,
Abandonné de tous, excepté d'un ami,
Je cherche partout un regard de clémence,
Je ne recueille rien... rien... rien que l'oubli.

Hier, j'allais errant dans les murs de la ville,
Je marchais tout rêveur, songeant au lendemain,
Que me disais-je ? Hélas ! qu'il est bien difficile
De penser même un peu, quand on a déjà faim !

Ma misère semblait devoir être constante, —
Le doute nous réduit quand on est malheureux,
Moi, je doutais de tout, — la faim seule est cons-
[tante,
Vous tous qui dînez bien, riez à qui mieux mieux.

Egoïste ! pourquoi donc tant me désoler ?
A l'âme du chrétien, l'espérance est facile,
Il faut subir son sort, il faut surtout l'aimer,
A toutes ses rigueurs, le Sauveur fut docile.

Je vivrai pour mon Dieu, mon pays et mon père
Qu'on se moque de moi, de mon malheureux sort.
De ces rires là-haut entendus par ma mère,
Je recueillerai bien le profit à ma mort.

D'ici là pratiquons en tous points la sagesse,
Soyons bon, courageux, actif et patient,
Dans son sombre royaume, accueillons la paresse ;
Puis à nous l'avenir deviendra souriant.

J. A. HOOTE,
Et. en droit.

Ottawa, déc. 1880.

NOS GRAVURES

L'accident sur la glace. — Cet accident, comme on sait, n'a pas été sérieux. Personne n'a perdu la vie, seule, la locomotive est allée au fond de l'eau. On a changé la direction du chemin, et maintenant, tout va bien ; on peut voir traverser tous les jours la locomotive traînant plusieurs chars.

Les abattoirs de Montréal. — Une des causes de l'insalubrité des villes est l'existence, dans les quartiers où la population est la plus dense, d'établissements d'abattage des animaux de boucherie. Ces abattoirs privés présentent les conditions les plus dangereuses pour l'hygiène publique. En effet, installés au fond de cours entourés de bâtiments habités, ils n'offrent point l'espace nécessaire pour que les diverses manipulations s'y exécutent avec le soin qu'elles exigent. L'eau n'est pas en quantité suffisante pour entraîner avec elle les débris que l'industrie ne peut utiliser ; le sol perméable s'imprègne du sang et des débris des animaux abattus, et ainsi se forme un foyer de pestilence, dont le rayon d'influence va grandissant de jour en jour ; des maladies se développent dont l'origine remonte aux miasmes putrides ainsi répandus dans l'air. Le sang, les intestins et les débris jetés dans les égouts s'y décomposent bientôt et entraînés lentement dans le cours sinueux du long parcours des canaux souterrains, ils vont porter au loin les gaz délétères qu'ils engendrent, et répandent ainsi dans toute la ville les germes de maladies dont ils sont chargés. Comparez la mortalité des villes qui ont rejeté en dehors de leurs murs l'abattage des animaux de boucherie à celle des villes qui ont conservé dans leur enceinte ces hangars et ces cours fétides toujours humides de sang et de débris corrompus, et vous comprendrez ce que demande l'intérêt sanitaire de la population.

Tandis que les grandes villes d'Europe et des Etats-Unis ont depuis longtemps construit, dans les conditions hygiéniques les plus désirables, des abattoirs publics où se concentrent non seulement la préparation de la viande de boucherie, mais aussi toutes les manipulations des industries utilisant les débris des animaux abattus, Montréal en est encore aux abattoirs privés et plus de cent établissements de cette nature, que leur nombre ne permet pas de surveiller, disséminés dans toute la ville répandent dans l'air leurs émanations, engorgent les égouts de débris corrompus et entretiennent dans la ville une mortalité qui classe parmi les plus insalubres de ce continent une cité que sa position et le fleuve qui l'encerclent, désigneraient comme la plus saine. Aussi l'opi-

nion publique s'est-elle émue, et un changement est impérativement demandé. D'après l'officier de santé de la cité de Montréal, l'alimentation de la ville demande un abattage annuel de près de 300,000 têtes de bétail, dont 175,000 environ sont abattues dans la ville et le surplus, reçu de l'extérieur, passe directement à la consommation et échappe ainsi à une inspection reconnue indispensable.

Trouver une localité favorable à l'accès des chemins de fer, à proximité du fleuve pour l'absorption immédiate des débris, en aval de la ville pour ne point en rompre les eaux, réunir l'abattage de ces 175,000 animaux dans un même établissement construit sur le modèle des abattoirs les mieux organisés des Etats-Unis, grouper autour de lui les industries qui s'y rattachent, telles que les extractions d'huile, les fabriques de colle, etc., débarrasser ainsi la ville d'une foule d'établissements insalubres que les lois des autres pays repoussent des agglomérations de population, tel était le but à atteindre, que l'opinion publique éclairée par ce qui se passait ailleurs et justement alarmée de l'existence dans la ville de tant de foyers morbides, signalait à la corporation de Montréal.

Diverses propositions ayant été faites au Conseil-de-Ville pour la construction d'un abattoir général, et la Compagnie Hogan-Beaufort, incorporée sous la raison de *Compagnie des Abattoirs* offrant les garanties les plus sérieuses, les conditions suivantes furent adoptées :

“ Tous les animaux sur pied pour la consommation de la ville seront inspectés à l'abattoir par l'inspecteur de la viande, avant d'être abattus.

“ L'abattage sera strictement défendu dans l'intérieur de la ville.”

Ainsi que nos lecteurs peuvent s'en convaincre, en jetant un coup d'œil sur les gravures que nous publions aujourd'hui, l'abattoir de la ville de Montréal, avant quelques mois se trouvera égal en perfectionnement aux meilleurs des Etats-Unis. Etables séparées pour les bœufs, moutons et porcs ; abattoirs également séparés, échaudoirs, réfrigérateurs, bruloir pour les débris inutilisables, fendoir pour les suifs, drainage parfait de la surface et écoulement immédiat des eaux et des issues, en un mot tout ce que l'expérience et l'hygiène ont reconnu indispensable au bon et salubre fonctionnement d'un abattoir. Le terrain est situé sur la ferme Gale près des limites de la cité et près de la rivière, sa superficie de plus de 26 arpents est traversée par le chemin de fer de Québec, Montréal, Ottawa et Occidental à Hochelaga et est ainsi mis en contact avec tout le réseau du Canada.

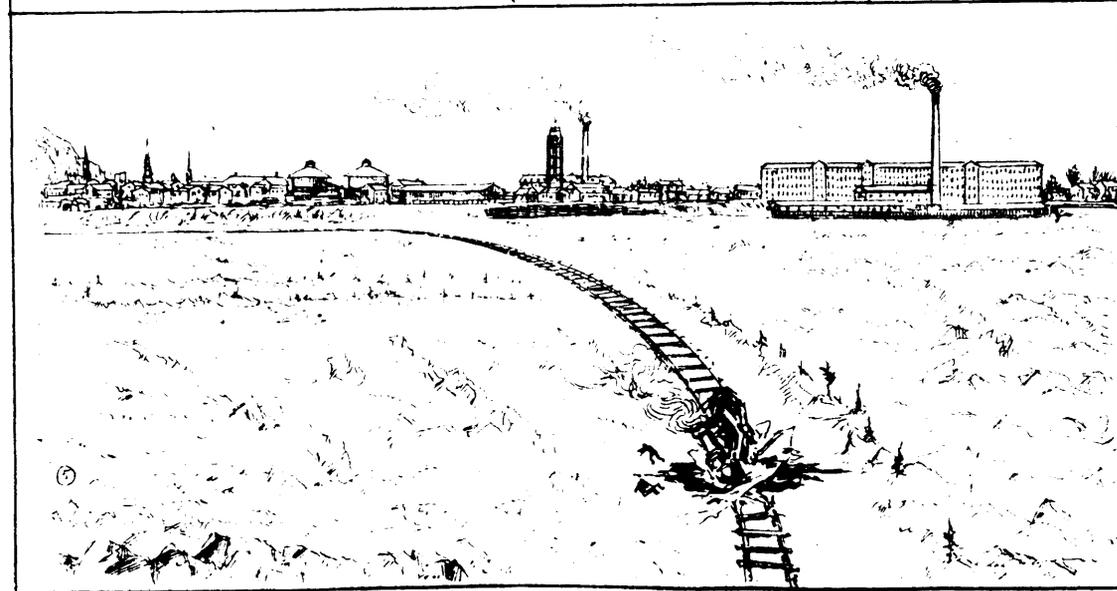
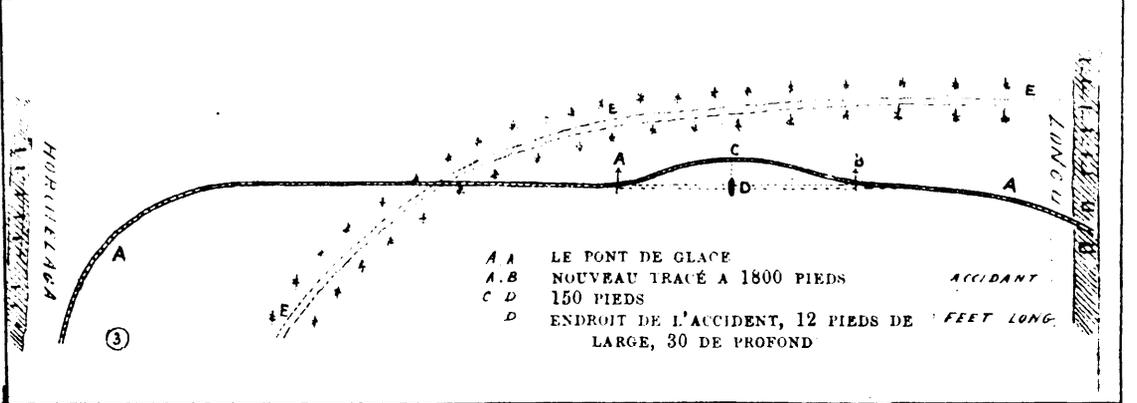
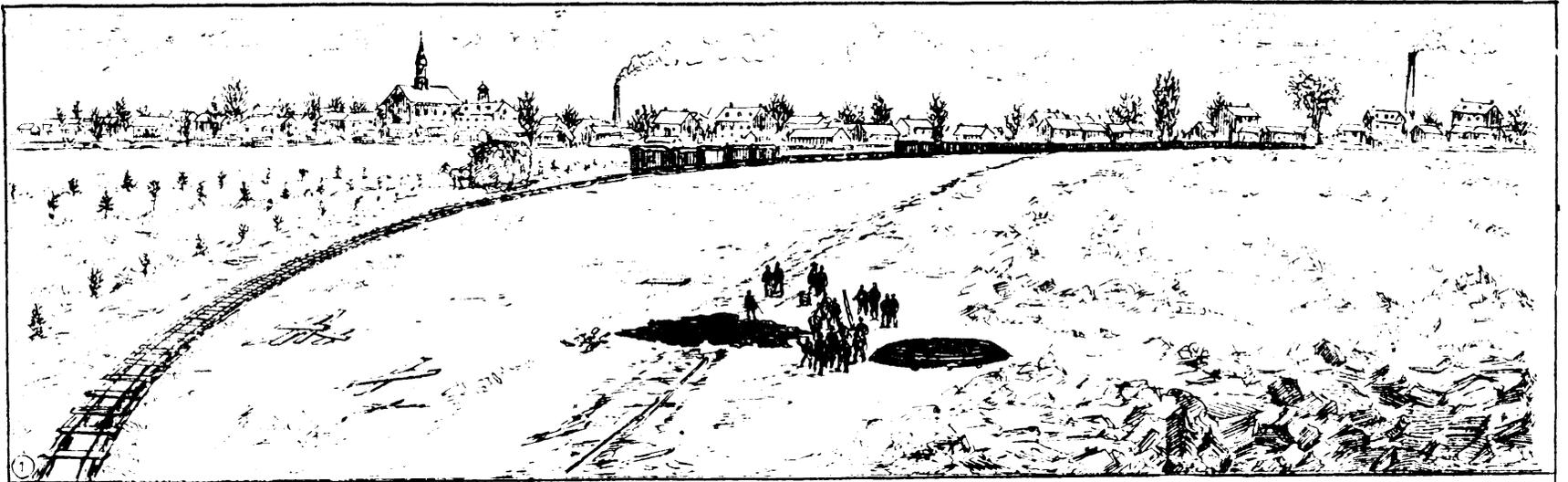
Le procès de Jean-Baptiste Narbonne, accusé d'avoir tué son frère à Arundel, il y a quatre ans, a été commencé mardi dernier à Ste-Scholastique. L'hon. juge Johnson présidait le tribunal.

Après l'audition de quelques témoins, l'accusé a été trouvé coupable.

Mercredi matin, François Narbonne, père du précédent, et Geneviève Lafleur, épouse de ce dernier, comparaissaient à la barre, accusés de complicité dans le même crime.

Jean-Baptiste Narbonne, le fraticide, fut alors appelé comme témoin, et voici en substance sa confession et son témoignage.

Mon père et ma belle-mère, les deux accusés, me conseillaient depuis longtemps de tuer mon frère. Un jour que ce dernier avait refusé de me prêter dix piastres ils insistèrent plus que jamais pour me faire commettre le crime, disant que mon frère désirait lui-même mourir. Questionné par moi, Dan, mon frère, me répondit qu'il était faux qu'il désirât mourir. Sur les instances de mon père et de ma belle-mère j'allai chez Proulx lui emprunter son fusil pour faire ce qu'ils demandaient de moi. Proulx me prêta son arme ; elle n'était pas alors chargée. Je l'apportai chez moi ; mon père m'aida à la charger, il m'offrit lui-même la poudre et les chevrotines. Mon frère, en me voyant venir



1. VUE GÉNÉRALE DU CHEMIN 2. GRANDE EXCITATION PARMIS LES GENS DE L'ENDROIT 3. D'UNE RIVE A L'AUTRE 4. L'ACCIDENT 5. VUE D'HOCHELAGA 6. MESURANT L'ÉPAISSEUR DE LA GLACE

ESQUISSES SUR LE CHEMIN DE FER SUR LA GLACE, UNE LOCOMOTIVE PERDUE

à lui avec ce fusil, me demanda ce que je voulais faire de cette arme. Je lui répondis que je voulais le tuer. Je le couchai en joue et fis feu. Je ne sais trop où je l'ai atteint, j'étais presque à bout portant. Mon père vint à moi et me dit de l'achever à coups de crosse, ce que je fis. Quand tout fut achevé, ma belle-mère m'aida à transporter le cadavre dans le bois, où je le cachai tant bien que mal. Nous étions alors au matin. Le lendemain, mon père m'éveilla de bonne heure, me disant qu'il fallait enterrer le cadavre, ce que je fis. On l'a trouvé à la même place où je l'avais déposé.

A part ce témoignage d'une force écrasante, comme on peut en juger, il a été établi par d'autres témoins que la belle-mère avait préparé du poison pour être administré à la victime. Ce dernier avait eu souvent des disputes avec son père, ce qui explique la haine de celui-ci pour son fils Dan.

Les deux prisonniers ont été trouvés coupables malgré l'habileté avec laquelle ils ont été défendus par M. Mathieu. Ils ont été recommandés à la clémence de la cour, ainsi que le fratricide.

Vendredi dernier, l'hon. juge Johnson a condamné les trois meurtriers à être pendus.

SONNET

A LA FRANCE

Vieille Gaule, pays des dévouements stoïques,
Sol fécondé du sang d'innombrables Césars,
Terre des nobles cours et des combats épiques,
Des succès éclatants et des sombres hazards ;

O ma France, berceau des guerriers olympiques
Dont tous les cieux ont vu flatter les étendards ;
Toi qu'Athènes et Rome, aux âges héroïques,
Ne surpassèrent pas dans la guerre et les arts ;

Toi qui peuplas jadis les bois du Nouveau-Monde,
Toi qui penches toujours ta mamelle féconde
A tout peuple qui pleure en traînant son boulet ;

Ecoute !... Sur les bords d'un fleuve d'Amérique
Il est un petit peuple à la force homérique
Qui se souvient encor d'avoir sucé ton lait !

W. CHAPMAN.

St-François de la Beauce, 3 janvier 1881.

LE
CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

IX

LES CADAVRES

(Suite)

Enfin, il se calma de lui-même et s'accrochait de nouveau, comme si rien ne l'avait ému.

—Horrible ! horrible ! murmura Victor.

—Ce lieu est ensorcelé, dit Donat. L'or y est gardé par des diables invisibles. Qui sait si demain ils ne renverseront pas sur nous les hautes montagnes qui nous environnent ? Ne tardons pas, partons tout de suite. J'ai de l'or plein le dos, pardieu !

—Partir ? objecta Roozeman. Nous ne pouvons abandonner notre pauvre ami Pardoes dans cet état.

—Mais, mais, bonté du ciel, dites-moi donc, qu'allons-nous faire d'un mourant et d'un insensé ? s'écria Donat effrayé. Pas de moyen d'existence, pas de fusils pour chasser ! Nous mourrons de faim... Et en route, les voleurs, les sauvages, les ours ? Maintenant, je comprends le baron. Pardoes est en effet le plus heureux. Il a fini. Hélas ! pauvre Kwik, pourquoi astu quitté l'heureux Natten Haesdonck ?

Jean Creps se leva et dit avec résolution :

—Notre lot est terrible, mes amis. Hier, nous n'avons presque pas mangé. Si nous ne tentons pas un effort immédiat pour nous procurer de la nourriture, la famine

fera bientôt de nouvelles victimes. "Aide-toi, le ciel t'aidera," dit un proverbe qui a été inventé pour les gens désespérés comme nous...

Et, se tournant vers le gentilhomme, il demanda :

—Baron, veilleras-tu sur le pauvre Pardoes ? Lui donneras-tu à boire quand il aura soif ? Ne l'abandonneras-tu pas ?

—L'abandonner ? Jamais, jamais ! répondit le fou. Il est trop beau, je reste avec lui jusqu'à l'éternité.

—Feras-tu du feu ?

—Un grand feu.

—Venez alors, ne perdons pas un moment ; en chasse, camarades ! Le revolver est une mauvaise arme ; nous réussirons peut-être avec peine à rencontrer quelque gibier à portée. N'hésitons pas : la nécessité est une loi de fer !

Victor semblait abandonner à contre-cœur le pauvre Pardoes aux soins douteux du baron, il exprima le désir de rester près de la tente ; mais Creps avait remarqué depuis longtemps que son ami était très bouleversé et très pâle, et il jugea indispensable de l'éloigner de ce douloureux spectacle. Ils recommandèrent encore une fois au baron de faire bien attention aux moindres mouvements du blessé, et ils gravirent tous les trois les rochers pour aller à la chasse.

Ils ne rencontrèrent d'autre gibier que quelques oiseaux, et découvrirent, en outre, avec terreur que, même de près, on ne pouvait pas bien ajuster avec un revolver. Ils avaient déjà erré pendant une heure ou deux, déchargés une vingtaine de fois leurs revolvers, et ils n'avaient pas encore réussi à toucher une seule pièce. Sombres et désespérés, ils se trouvaient sur la lisière des bois. Roozeman surtout était taciturne ; à peine répondait-il brièvement et tristement aux encouragements de ses amis. La disposition fâcheuse de Victor affligea profondément Creps ; cependant, dominé par la nécessité, il dissimula son anxiété.

Enfin, Donat toucha un pigeon sauvage. Salué par les bruyants cris de triomphe, l'oiseau roula aux pieds des chasseurs agités.

Jean Creps donna le pigeon à Roozeman et lui dit :

—Tiens, Victor, va directement à la tente et fais cuire le gibier. Nous te suivrons par les bois pour voir si la chasse ne nous surprendrait pas une seconde fois. Dépêche-toi, nous mourons de faim.

Lorsque Victor descendit du rocher, il vit flamber le feu. Cette vue le réjouit, car elle lui fit supposer que le baron avait rempli soigneusement ses fonctions. Il s'approcha à pas pressés de la tente pour reconnaître l'état du pauvre Pardoes ; mais un cri d'angoisse lui échappa : la tente était vide, le blessé même avait disparu !

Roozeman resta un moment immobile et muet, se demandant le mot de cette disparition. Il songea un instant aux animaux féroces et aux sauvages californiens, mais ce fut en vain qu'un éclair : rien n'était changé dans la tente, et tous les objets étaient à leur place.

Il sortit et appela le baron de toutes ses forces ; mais rien ne lui répondit, sinon l'écho de sa propre voix. Il crut voir alors sur l'herbe des traces semblables à celles d'un corps lourd qu'on avait traîné par terre. Ces traces conduisaient au pied d'une montagne escarpée. Là, il recula tout à coup avec un cri d'horreur, tint un moment son regard frémissant fixé sur deux cadavres, et tomba évanoui sur le sol.

Quelques moments après, il revint à lui, se frotta les yeux, poussa un nouveau cri, se leva et courut dans une direction opposée, jusqu'au delà de la tente, où il rencontra Creps et Donat, qui revenaient de la chasse, sans aucun gibier.

—Venez ! venez ! répondit-il. C'est horrible ! incompréhensible ! Le baron et Pardoes avaient disparu de la tente. Ils sont étendus sur le dos, mutilés, sanglants, brisés.

Arrivés au pied de la roche désignée, ils levèrent les bras au ciel et contemplèrent l'horrible spectacle, les cheveux hérissés sur la tête.

—O ciel ! que peut-il être arrivé ? Voyez, voyez, du sang aux pointes du rocher ; ils sont tombés d'en haut ! O malheureux ! tous leurs membres sont brisés...

—La malédiction de Dieu pèse sur ce lieu, s'écria Jean Creps avec colère. Fuyons, l'or nous dévorera. Hâtons-nous ; je ne veux pas mourir ici ! Toi, Victor, tu ne peux pas rester près de ces cadavres. Retourne auprès du feu, fais cuire l'oiseau. Obéis-moi. Nous enterrerons en toute hâte les cadavres ; alors, nous quitterons une terre maudite où la famine nous menace. Va, te dis-je.

Victor obéit machinalement. Creps et Donat creusèrent une tombe au pied des rochers et la comblèrent d'un peu de terre et de grandes pierres des roches, pour protéger les restes de leurs malheureux amis contre les animaux sauvages. Donat lia un morceau de bois à une branche en forme de croix, qu'il plaça sur la tombe pour indiquer que c'étaient des chrétiens qui reposaient sous ce tas de pierres.

Tous deux s'agenouillèrent encore une fois, récitèrent une prière, versèrent une dernière larme et retournèrent à la tente.

Le pigeon rôti fut partagé et dévoré en un clin d'œil. Sur l'ordre de Creps, on enleva en toute hâte la toile de la tente et on apprêta les bagages pour partir.

Lorsqu'il furent prêts et comme ils allaient prendre leurs havre-sacs, Donat dit tout à coup :

—Mourir pour mourir ! nous ne sommes plus certains de revoir jamais une créature humaine. C'est une chance ; moi j'en aime mieux deux. Je vais plonger encore une fois dans le puits ! Qui sait si je ne repêcherai pas mon château.

—Plus un mot de cela ! s'écria Jean Creps courroucé. Prends ton sac.

—Oui, mais, fit remarquer Donat ; j'ai un moyen : si je plongeais avec la marmite, je pourrais peut-être la remplir de pépites...

—Non, non, ne le fais pas, Donat, tu mettras peut-être ta vie en grand danger ! dit Victor d'une voix suppliante.

—Il y a, pardieu, beaucoup à risquer à une pareille vie, murmura Donat, les sauvages, la faim ou le puits, que sais-je..... Mais, si vous ne voulez pas, au nom de Dieu, fuyons alors.

Jean Creps, sans écouter la fin de son discours, s'était déjà mis en marche et commençait à gravir les rochers avec Victor. Il était évident que ce dernier avait plus de courage que de forces ; car quoiqu'il lutât contre les difficultés de la route, il s'arrêtait souvent, haletant, et retombait épuisé sur la montagne qu'il essayait de gravir. Donat se tenait prêt de lui, le soutenait ou le tirait, et aidant ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent atteint enfin le bord supérieur de la vallée, où ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine.

Après avoir promené un instant ses yeux sur les montagnes, Jean Creps dit :

—Mes amis, avant de nous mettre en route, nous devons nous choisir une direction. Retourner aux placers de Yuba par le désert aride ne me semble pas raisonnable, en supposant que cela soit possible. Je crois que nous ferions mieux de descendre vers la vallée et de nous éloigner de la sierra Nevada. Peut-être gagnerons-nous en quatre ou cinq jours la vallée de Sacramento et rencontrerons nous du monde. Notre sort est effroyable ; mais conservons le courage et l'espoir jusqu'à la fin. Tâchons de tuer en chemin quelque quelque gibier. Si nous n'y réussissons pas, nous mangerons des plantes ; mais hâtons-nous et ne nous soucions pas de la fatigue. De quelques heures de hâte ou de retard peut dépendre notre salut. En avant donc ! descendons les montagnes, autant que possible sur la lisière des bois, et à la grâce de Dieu !

Ils commencèrent leur long et pénible voyage, et marchèrent sans s'arrêter jusqu'à midi ; alors ils résolurent de se reposer pendant une heure, pour accorder un peu de repos à Victor, qui était extrêmement fatigué, et en même temps pour chasser dans le bois.

Pendant que Victor restait près des havre-sacs, ses deux compagnons péné-

trèrent dans la forêt. Ils virent bien de loin en loin quelques oiseaux sur les branches des arbres ; mais, soit que leurs revolvers ne portassent pas assez loin, soit qu'ils fussent chasseurs maladroits, ils tirèrent sans toucher le but. En outre, au moindre bruit, tout le gibier s'envolait à une grande distance.

Ils retournèrent donc près de leur camarade, déçus, désespérés, et dans un morne silence.

—Pauvre Victor ! dit Kwik en soupirant, pour lui c'est encore pis. N'avez-vous remarqué, monsieur Jean, qu'il n'a presque pas de force ? Il ne se plaint pas et il semble très malade.

—En effet, je le vois bien, répondit Creps. Son état m'effraye bien plus que tous les dangers qui nous menacent. Peut-être n'est-ce que l'émotion dont la mort affreuse de nos amis l'a frappé. Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons rien contre la cruelle fatalité. Nous devons marcher et toujours marcher, jusqu'à ce que nous succombions ou trouvions notre délivrance. Nous reposer, c'est accepter la famine.

—Il mourra le premier, sanglota Donat d'une voix sourde et les larmes aux yeux. Si nous pouvions lui procurer un peu de nourriture fortifiante ; mais, sans manger, comment pourra-t-il se soutenir une demi-journée ? Mon Dieu, que faire, si nous ne trouvons rien ? Victor ne peut pas mourir. Dussé-je lui donner mon propre sang à boire, je veux être mort avant lui ! Et, s'il ne peut plus marcher, je le porterai... Ah ! silence ! silence ! j'ai vu quelque chose là, sous cette grosse racine : un animal ! une bête !

A ces mots, il s'approcha de l'arbre désigné, se pencha et enfoua son bras jusqu'au coude dans un trou.

Il poussa un cri ; il grinçait des dents, et les yeux semblaient lui sortir de tête.

—Que sens-tu ? que t'arrive-t-il ? demanda Creps.

—Cela mord ! Cela gratte ! Aie ! aie ! s'écria Donat.

—Lâche-le !

—Le lâcher ! s'écria Donat. Il peut me dévorer une main, je l'en tirerai encore avec l'autre. Le lâcher ! la vie du pauvre Victor, peut-être ? Ah ! ah ! je le tiens par le cou, je l'étrangle ! Le voici, voyez !

Et il montra un animal de la grandeur d'un lapin, avec une forte denture et des griffes aiguës, qui ressemblait à une fouine et répandait une odeur très désagréable. Sang coulait en abondance des mains de Donat ; mais il le secoua, leva l'animal en l'air et dit :

—Pue tant que tu voudras, mon gars ! dans un quart d'heure, tu passeras sous la rue du pain ! Il est bien vrai qu'aucun chien de Natten-Haesdonck n'aurait touché ; mais tu as affaire à des estomacs qui ont perdu leur odorat.

Il donna l'animal à son compagnon et se dépêcha de couper une charge de bois avec son couteau cataclan. Arrivé près de Victor, il fit du feu, pendant que Creps ôta la peau de l'animal et l'attachait à une branche.

Donat avait retrouvé toute sa joie. Il avait l'esprit si mobile que, dans les situations les plus pénibles, il se mettait à rire et à plaisanter aussitôt que le moindre rayon de lumière perceait le nuage de sa tristesse. Il tâcha de relever le courage de Victor par l'espoir d'un dîner appétissant, fit des plaisanteries, parla de l'heureuse et chère Belgique comme s'il eut été certain de la revoir encore.

Bientôt l'animal fut rôti. On le coupa en morceaux et on se mit à manger. C'était très répugnant ; le goût de la chair était de la même nature que l'odeur qu'il exhalait lorsqu'on l'avait pris. Malgré leur grande faim, ils n'en mangèrent que du bout des dents, et Kwik murmurait tout bas :

—Mauvaise pays, tout y est mauvais ! Des hommes sauvages et des animaux puants. Aie ! aie ! en ce moment, je donnerais bien une année de ma vie pour une assiette de soupe au lait battu, épaisse et friande, comme feu ma mère savait en faire !

Roozeman montrait peu d'appétit ; ses amis furent obligés de lui répéter, à plu-

sieurs reprises, qu'on ne pouvait conserver ses forces sans nourriture. Sur leurs instances, il mangea presque un tiers de l'animal. Il était morne et silencieux; cependant, il ne se plaignait pas et souriait même aux efforts de Kwik pour l'égayer un peu.

Ils reprirent leurs sacs et continuèrent leur route. La contrée où ils se trouvaient était très montagneuse, ce qui les forçait souvent à gravir des hauteurs considérables, pour ne pas se détourner de leur direction. Chaque fois qu'ils arrivaient au sommet d'une montagne, ils jetaient les yeux de tous côtés, dans l'espoir de découvrir une chose consolante ou encourageante; mais tout ce que leur regard pouvait découvrir était une suite sans fin de montagnes et de vallées.

Après avoir marché pendant trois ou quatre heures, Victor commença à traîner les pieds et à pencher la tête. Quoiqu'il ne voulait pas le reconnaître, il était réellement à bout de forces.

Ils convinrent de nouveau de se reposer et de tenter encore une chasse; mais, au moment où ils s'arrêtèrent, Kwix ramassa un objet à ses pieds et s'écria :

— Des hommes ont passé ici. C'est une flèche que j'ai trouvée. Une flèche singulière, avec un morceau de pierre aiguë au bout.

— Tu sais ce que Pardoes nous a dit; c'est une arme: c'est une arme des sauvages californiens, répondit Creps.

— Des sauvages? des sauvages? gémit Donat en pâlisant. Vovez-vous, mes amis, j'aime mieux mourir de faim que, de me laisser arracher la peau de la tête par ces hommes horribles. Ne restons pas ici! Venez! venez! pour l'amour de Dieu; je porterai M. Victor sur mon dos, s'il le faut.

Jean Creps crut aussi prudent de s'éloigner avec toute la hâte possible d'un bois qui pouvait servir d'abri à des sauvages. Donat força Roozeman à s'appuyer sur son bras; il le soutint si bien et allégea avec tant de soin les difficultés de la route, que son ami, bien qu'épuisé, fit encore, avec quelques intervalles de repos, une lieue et demie de chemin, avant de les supplier lui-même de ne pas avancer plus loin ce jour-là.

Ils étaient dans une vallée assez large, au milieu de laquelle une rivière avait coulé pendant la saison des pluies. Maintenant, ce cours d'eau ne formait plus qu'un petit ruisseau qu'on pouvait franchir d'une enjambée. Aussitôt que la tente fut dressée, Creps et Donat se rendirent dans la partie boisée du vallou, pour voir s'il ne leur serait pas possible de prendre quelque gibier. Après avoir cherché inutilement pendant une heure, ils perdirent courage.

— Cessons ces tentatives inutiles, dit Jean Creps. Le repos nous est aussi nécessaire que la nourriture; et, d'ailleurs, il commence à faire noir dans le bois; nous ne verrions plus le gibier, si gibier il y a. Un estomac vide ne nous empêchera pas de dormir pour une fois.

— C'est à dire que je mangerais abondamment, s'écria Donat. Un cheval affamé mange bien des chardons. J'ai vu beaucoup de senevés autour de la tente. Je vais me faire une soupe de cola, comme ma mère faisait pour Biesken, notre vache. Cela peut être mauvais et amer comme du fiel, j' m'en moque. Notre vache n'en mourut pas, il est possible que j'en vive. Essayons; qui sait, peut être est-ce bon.

Il cueillit en toute hâte une brassée de senevés et la mit sur le feu avec de l'eau dans la marmite.

Lorsqu'il crut que cela avait assez bouilli, il se mit à en manger et invita ses camarades à suivre son exemple. C'était dégoûtant. Creps et Victor n'en prirent qu'une bouchée. Donat, au contraire, dévora toute la verdure bouillie et se frotta les mains en riant.

— Certes, dit-il, des côtelettes de porc frais avec des jets de chou, c'est meilleur; mais peu importe de quoi un navire est lesté, pourvu que le lest pèse assez. J'entends bien mon estomac se plaindre un peu de ce que je lui vends des pommes pour des citrons; mais qu'il en soit content ou non, ça y est tout de même!

En achevant ces mots, il se coucha dans la tente à côté de ses camarades qui, succombant à la fatigue, ne semblaient plus faire attention à ces discours ou étaient réellement endormis.

Au milieu de la nuit, Donat fut éveillé par un soupir plaintif qui résonna à son oreille. Il écouta avec anxiété; c'était de la bouche de Victor que sortait le bruit douloureux.

— M. Roozeman, qu'avez-vous? Etes-vous malade? demanda-t-il.

— A boire! à boire! dit Victor. La fièvre brûle mes entrailles; mais ne fais pas de bruit, ne trouble pas le repos de Creps.

Kwik lui porta sa gourde à la bouche. Quand le malade se fut abreuvé à longs traits, il dit :

— Dors, maintenant, bon Donat, mes souffrances sont soulagées.

— Ciel! votre front brûle! vous frissonnez et vous tremblez! Pauvre Victor! si c'était moi, du moins, qui avais la fièvre, mais vous!

— Ce n'est rien, murmura Roozeman, l'émotion, l'effroi. Sois sans inquiétude, demain ce sera fini. Donne-moi la gourde... Si j'avais besoin de ton aide, je t'appellerais. Dors donc, dors tranquille.

Donat écouta encore longtemps avec des battements de cœur; mais, comme Victor se tenait tranquille et que sa respiration paraissait naturelle, le Flamand retomba dans un profond sommeil.

(La suite au prochain numéro.)

LA MORT D'ÉTIENNE MARCEL

Or, le prévôt des marchands de Paris, Etienne Marcel, et ceux de sa suite, sentant bien qu'ils ne pouvaient par aucun moyen trouver merci ni remède auprès du duc de Normandie, jugèrent qu'il valait mieux pour eux demeurer en vie et en bonne prospérité que d'être détruits, et qu'il était meilleur d'occire que d'être occis. Ils traitèrent donc secrètement avec les Anglais qui guerroyaient contre ceux de Paris, et promirent de leur ouvrir à minuit la porte Saint-Antoine et la porte Saint-Honoré; et les Anglais avec les Navarrais devaient venir si bien pourvus qu'ils pussent tout passer au fil de l'épée dans Paris, sauf dans les maisons qui portaient un signe que l'ennemi devait connaître.

Cette même nuit où la chose devait arriver, Dieu inspira et réveilla certains bourgeois de Paris qui avaient toujours été du parti du duc de Normandie, et des quels Jean Maillard et Simon son frère étaient les chefs. Ils furent informés, à ce qu'on pense, par l'inspiration divine, que Paris devait être envahi et détruit. Aussitôt ils s'armèrent et firent armer ceux de leur côté, et révélèrent secrètement ces nouvelles en divers lieux, afin d'avoir plus de partisans. Ainsi Jean Maillard et son frère, bien pourvus d'amis et de compagnons, bien instruits de ce qu'ils devaient faire, s'en vinrent un peu avant minuit à la porte Saint-Antoine, et y trouvèrent ledit prévôt des marchands, les clefs de la porte à la main.

Le premier mot que Jean Maillard lui dit fut de l'appeler par son nom: "Etienne, Etienne, que faites-vous ici à cette heure?" Le prévôt répondit: "Jean, en quoi cela vous regarde-t-il de le savoir? Je suis ici pour prendre garde à la porte et à ceux de la ville dont j'ai le gouvernement.—Par Dieu, repartit Jean Maillard, il n'en va pas ainsi, mais vous n'êtes pas ici à cette heure pour le bien, et je vous montre, dit-il à ceux qui étaient avec lui, comment il tient les clefs de la porte entre ses mains pour trahir la ville." Le prévôt des marchands s'avança et dit: "Vous mentez.—Par Dieu, répondit Jean Maillard, c'est vous, traître, qui mentez." Et aussitôt il le frappa, disant à ses gens: "A la mort tous ceux de son côté, car ce sont des traîtres!"

Alors s'éleva entre eux une grande bataille, et le prévôt des marchands eût bien voulu fuir; mais il fut tellement poursuivi qu'il ne put, car Jean Maillard le

frappa d'une hache à la tête et l'abattit à terre, quoique ce fût son compère, et ne partit pas de là qu'il ne fût mort et six de ceux qui étaient avec lui; les autres furent pris et envoyés en prison; sur quoi les gens commencèrent à se réveiller et à s'élever dans les rues de Paris. Alors Jean Maillard et ceux de son parti s'en allèrent jusqu'à la porte Saint-Honoré, et ils y trouvèrent des gens de la secte du prévôt, qu'ils accusèrent de trahison, et toutes les excuses qu'ils en firent ne leur servirent à rien. Il y en eut là plusieurs de pris et envoyés en diverses prisons. Ceux qui ne se laissèrent pas prendre furent tués sans merci. Cette même nuit, on arrêta dans leurs maisons plus de soixante personnes, qui furent toutes accusées de trahison et du crime pour lequel le prévôt était mort; car ceux qui étaient pris confessèrent tout le complot.

Le lendemain au matin, Jean Maillard fit assembler la plus grande partie du peuple de Paris sur le marché des halles, et quand ils furent tous venus, il monta sur un échafaud, et il raconta publiquement pourquoi il avait tué le prévôt des marchands, en quel forfait il l'avait surpris, et comment la noble cité de Paris aurait été cette même nuit-là ravagée et détruite, si Dieu, par sa grâce, n'y eût mis remède en les réveillant et leur inspirant de reconnaître la trahison. Quand le peuple qui était présent ouït ces nouvelles, ils furent tous émerveillés et ébahis du péril où ils avaient été, et plusieurs louèrent Dieu à mains jointes de la grâce qu'il leur avait été faite.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Nous prions ceux de nos lecteurs qui enverront des solutions, ou toutes autres communications concernant ce département, d'adresser leurs lettres comme suit: "Jeux d'esprit," bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

No. 66.—CHARADES

Animal est mon premier,
Élément est mon dernier,
Beau logis est mon entier.

Par V. P., Isle Dupas.

No. 67

La treuille produit mon dernier;
A son insu mon entier
A jadis porté mon premier.

Par J.-E. C.

No. 68

Je vous le dis, lecteurs, souvent dans mon entier,
Un avocat fait mon premier et mon dernier.

Par B. E. P., Berthier.

No. 69.—LOGOGRIPHE

Je suis un amas de pierre dure:
En m'étant le pied—c'est chose sûre—
Je serai un saint fort vénéré
Et du pauvre et du pestiféré.

Par ELZ. OUELLET, Hébertville.

No. 70.—MOTS CARRÉS

Mon premier est en usage en Espagne;
Mon second est dieu mythologique;
Mon troisième, instrument de musique;
Et mon quatrième au couronna Charlemagne.

Par F. E. LEGENDRE, Québec.

N. 71

Disciple du Seigneur,
Dans les mats feu visible,
Ah! Bien loin de douceur,
Ce qui vous rend sensible.

Par V. P., Isle Dupas.

No. 72.—CHRONOGRAMME

Trouver le millésime de l'année dans laquelle eut lieu l'événement suivant:
Henri IV Le grand a été assassiné à Paris
Le quatorze Mai de l'année!

DÉLASEMENTS ARITHMÉTIQUES

No. 73.—Un marchand veut mêler 162 gallons de boisson qu'il a payée \$118.52, de manière à ce que chaque gallon lui coûte \$2.46. Il en a qui lui coûte 90 centins le gallon, d'autre \$1.01, d'autre \$1.14, d'autre \$2.50, d'autre \$3.00, et d'autre \$3.25. Combien de gallons de chaque devra-t-il mélanger pour que sa boisson lui coûte \$2.46?

ENFANTILLAGES

No. 74.—Quelle ressemblance y a-t-il entre une montagne et un poi-son?
No. 75.—Quelle différence y a-t-il entre un escalier et un juge de paix?

ANAGRAMME

No. 76.—Quelle est la fête de l'année dont le nom forme cette anagramme: Léon.—Par Mlle EMMA CING-MAUS, Montréal.

RÉPONSES JUSTES

- Mlle Joséphine Groulx, Lachute: Nos. 39, 42, 43.
- Mlle Amaryllis Denault, St-Timothée: Nos. 46, 51, 52, 54.
- Mlle Blanche-Corinne de Lagorgendière, Portneuf: Nos. 38, 43, 45.
- Mlle J. Denault, Saint-Timothée: Nos. 47, 48, 49, 55.
- Mlle Emilie Létourneau, St-Joseph (Beauce): Nos. 36, 40, 42, 43, 44, 45, 53, 54.
- Mlle Elmire de Lagorgendière, Portneuf: Nos. 36, 42, 44.
- Mlle Marie-Louise Groulx, Lachute: Nos. 36, 39, 40, 42, 43.
- Mlle L. Dolbec, Québec: Nos. 36, 40, 42, 43, 53.
- Mlle Amélie Denault, St-Timothée: Nos. 43, 44, 45.
- F. E. Legendre, Québec: No. 53.
- V. P., Isle Dupas: Nos. 46, 49, 54.
- Is. Enoch Lépage, Québec.—Nos. 46, 47, 48, 49, 53, 54, 55.
- L. A. Létourneau, St-Joseph (Beauce): Nos. 36, 38, 40, 41, 42, 43, 45, 53, 54, 55.
- B. E. P., Berthier (en haut): Nos. 46, 48, 49, 54.
- E. T. Gousse, St-Joseph (Beauce): Nos. 36, 38, 39, 40, 42, 43, 44.
- E. L., Trois-Rivières: Tous.

SOLUTIONS

No. 46. La-Laffèche-Flèche; No. 47. Son-Loi-Loison; No. 48. Sou-brette; No. 49. Ligne. Digne. Souvent. Instrument. Reptile. Imbécile: No. 50. Le 25 juillet 1618; No. 51. Le Révd Père Dolbeau; No. 52. Il retourna en France; No. 53. Fange-ange; No. 54.

B A N C
A T O U
N O I R
C U R É

No. 55.	20 lbs à \$0.40	=	\$ 8.00
	20 lbs à 0.80	=	16.00
	20 lbs à 0.90	=	18.00
	60 lbs à 1.10	=	66.00
	40 lbs à 1.30	=	52.00
	160 lbs x \$1.00	=	\$160.00

LA FAMILLE

Dans une famille, tous ont en vue l'avantage de tous, parce que tous s'aiment, et que tous ont part au bien commun. Il n'est pas un de ses membres qui n'y contribue d'une manière diverse, selon sa force, son intelligence et ses aptitudes particulières. L'un fait ceci, l'autre fait cela; mais l'action de chacun profite à tous, qu'on ait peu ou beaucoup, on partage en frères: nulles distinctions autour du foyer domestique; on n'y voit pas la faim à côté de l'abondance.

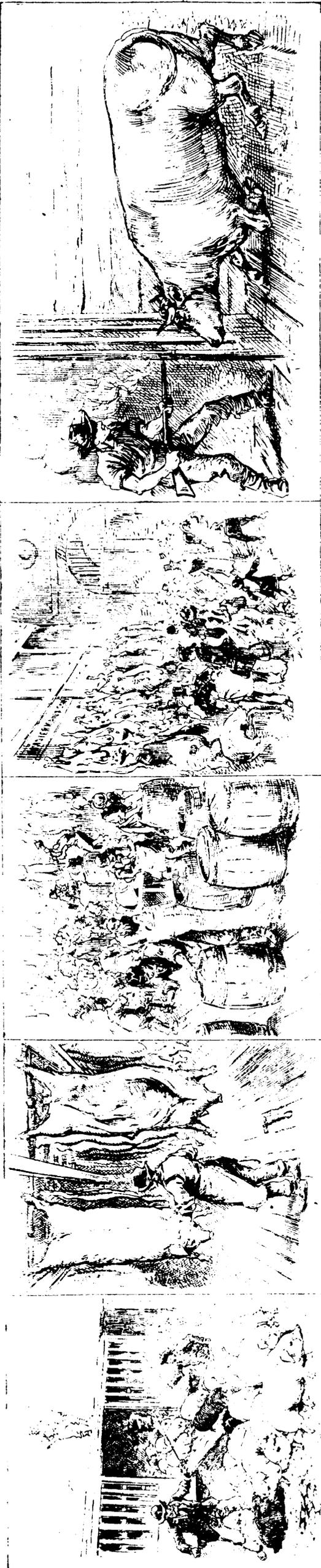
La coupe que Dieu remplit de ses dons passe de main en main, et le petit enfant, qui ne peut plus ou ne peut pas encore supporter la fatigue, et celui qui revient des champs le front couvert de sueur, y trempent également leurs lèvres. Leurs joies et leurs souffrances sont communes. Si l'un est infirme, si l'un est malade, s'il devient avec l'âge incapable de travailler, les autres le nourrissent et le soignent, de sorte qu'en aucun temps il n'est abandonné. Père, mère, enfants, frères, sœurs, quoi de plus saint, de plus doux que ces noms!

Qui ne fait rien a toujours bien le temps; qui travaille n'en a jamais assez.

Dans les Etats du Sud de l'Union américaine, le recensement constate que la population noire augmente plus rapidement que la blanche.

On dit que M. Vanderbilt a un revenu annuel de \$10,000,000, M. Jay Gould, de \$5,000,000 et M. Russell Sage, de \$4,000,000, tous les trois de New-York.

Tous ceux qui ont occasion d'écrire aux sénateurs ou aux députés pendant la session du parlement fédéral, à Ottawa (non ailleurs), n'ont pas besoin d'affranchir leurs lettres. Il suffit qu'ils mettent sur l'adresse la souscription "Sénateur" ou "M. P." suivant le cas.



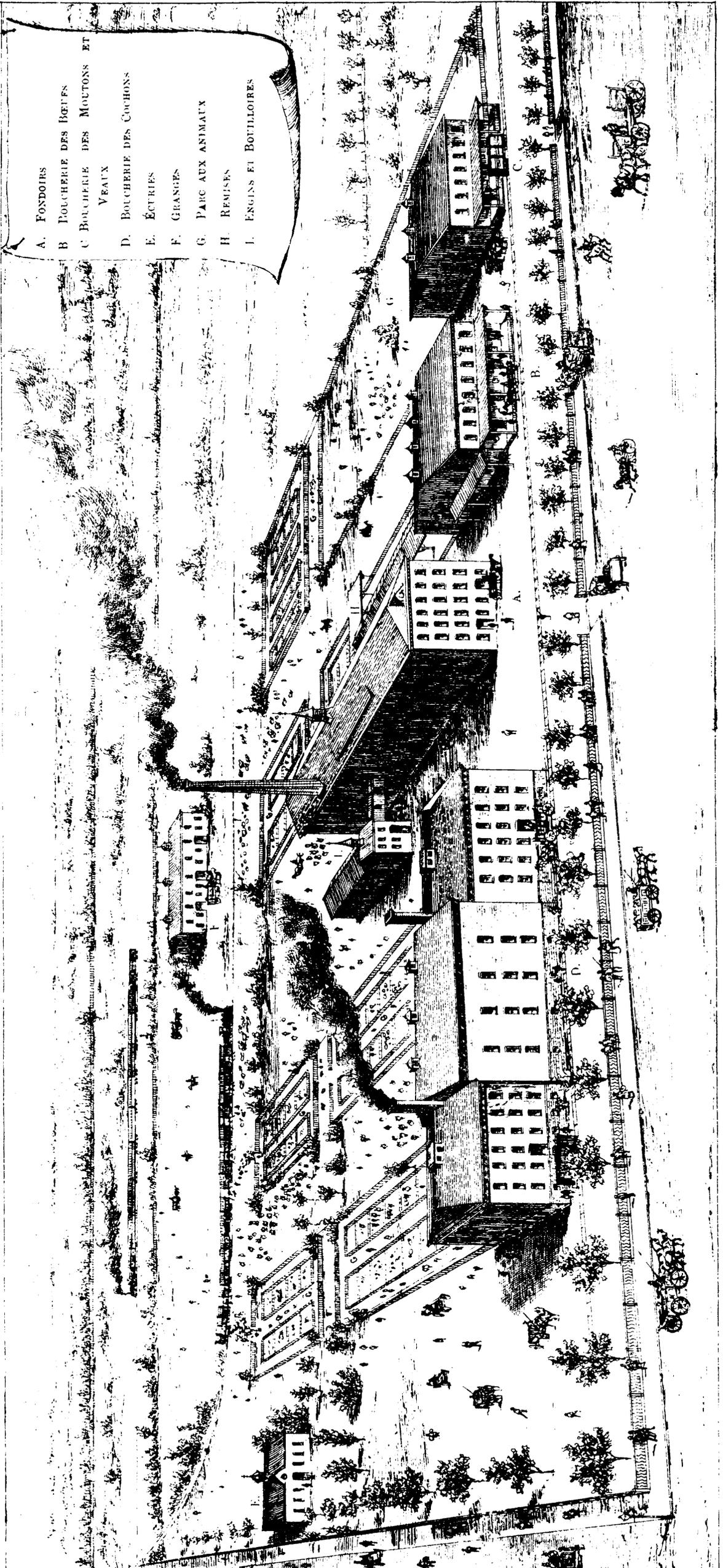
Arrivée des bestiaux

L'attente au Réfectoire

La mise en boucherie

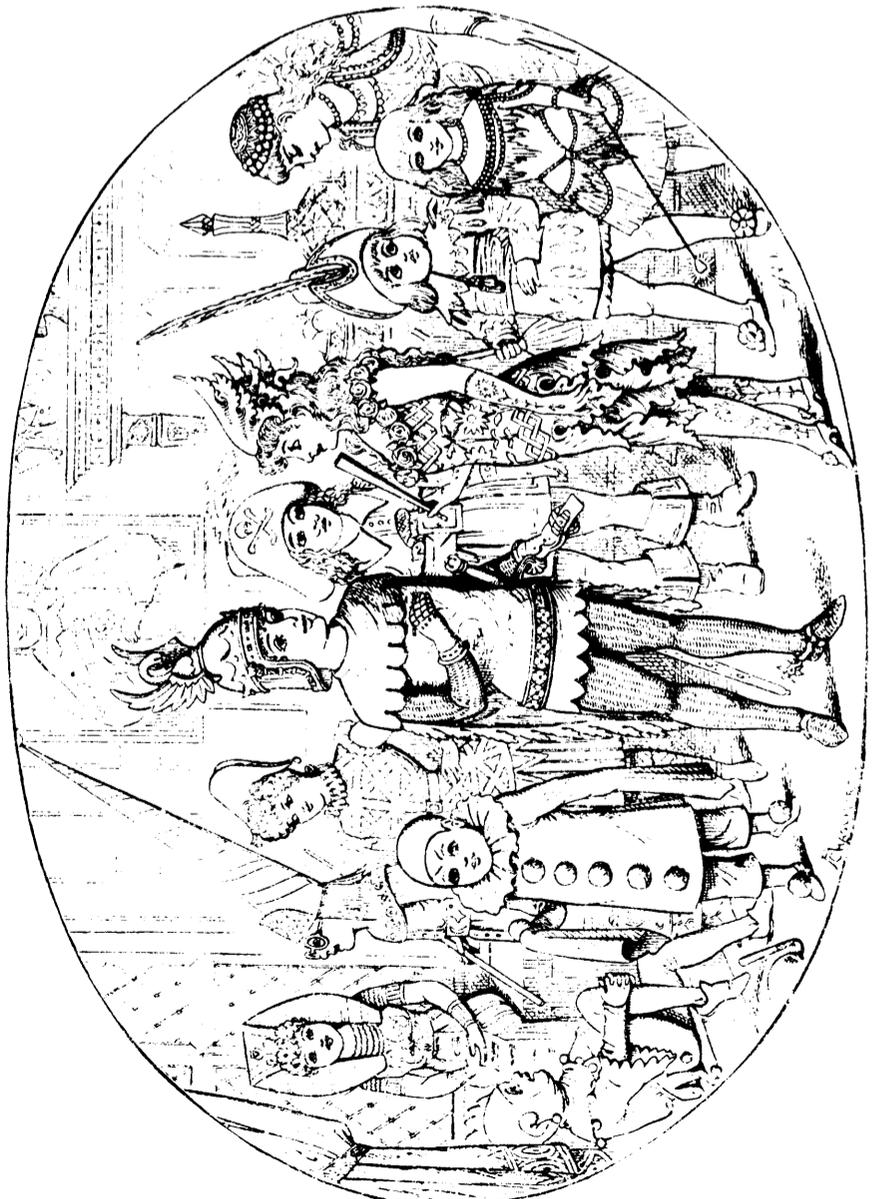
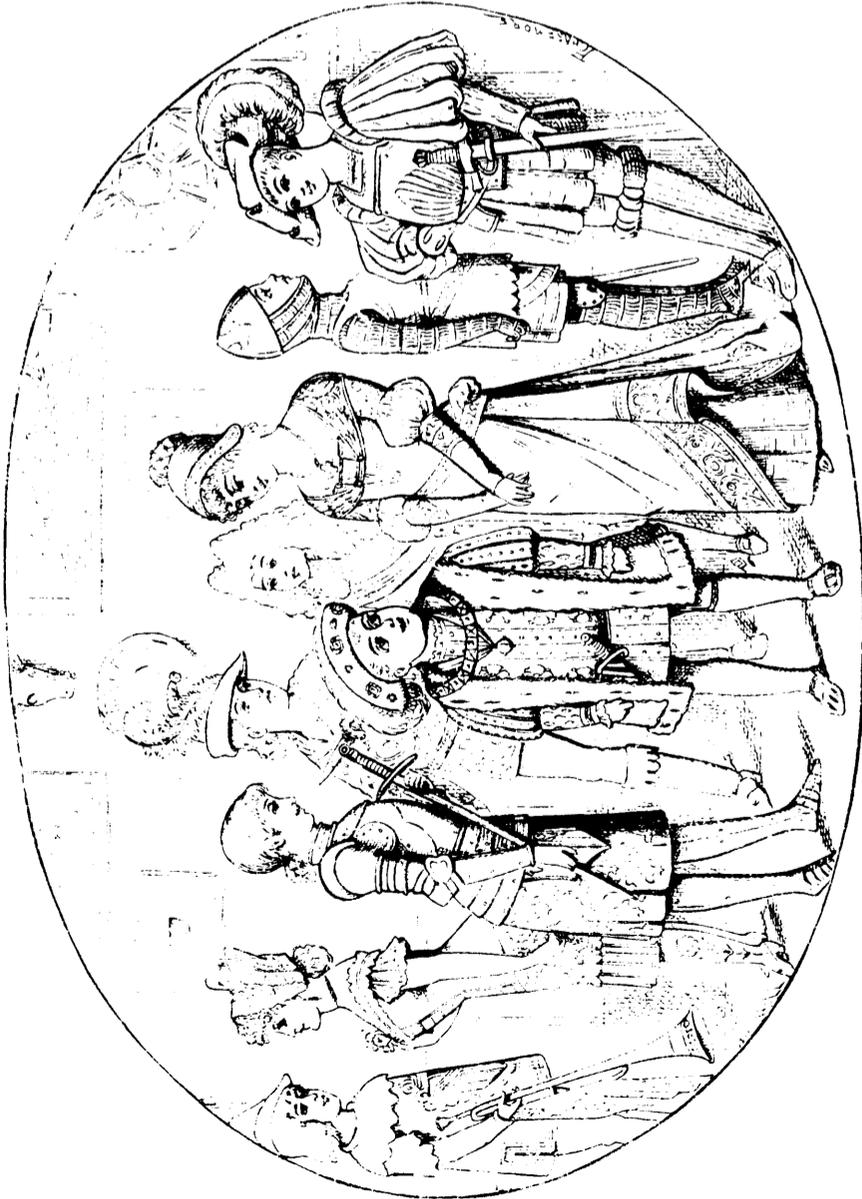
État de boucher

Nouvelle manière de tuer les bœufs



- A. FONDOIRS
- B. BOUCHERIE DES BŒUFS
- C. BOUCHERIE DES MOUTONS ET VEaux
- D. BOUCHERIE DES COCHONS
- E. ÉCURIES
- F. GRANGES
- G. PARC AUX ANIMAUX
- H. REMISES
- I. ENGINS ET BOUILLOIRES

BATISSES DE LA COMPAGNIE DES ABATTOIRS A HOCHELAGA



COSTUMES DE BAL D'ENFANTS

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE XI

TEMPÊTE

Pendant la semaine qui suivit cet événement, du 14 février au 21, aucun incident ne se produisit à bord. Le vent du nord-ouest fraîchissait peu à peu, et le *Pilgrim* filait rapidement, à raison de cent soixante milles en moyenne par vingt-quatre heures. C'était à peu près tout ce qu'on pouvait demander à un bâtiment de cette dimension.

Le brick-goëlette, dans la pensée de Dick Sand, devait donc se rapprocher des parages plus fréquentés par les longs-courriers, qui cherchent à passer d'un hémisphère à l'autre. Le novice espérait toujours rencontrer un de ces bâtiments, et il avait la formelle intention, soit d'y transborder ses passagers, soit de lui emprunter quelques matelots de renfort et peut-être un officier. Mais, bien que la surveillance fût active, aucun navire ne put être signalé, et la mer était toujours déserte.

Cela ne laissait pas d'étonner quelque peu Dick Sand. Il avait traversé plusieurs fois cette partie du Pacifique pendant ses trois campagnes de pêche aux mers australes. Or, par la latitude et la longitude où le mettait son estime, il était rare qu'il ne se montrât pas quelque bâtiment anglais ou américain, remontant du cap Horn vers l'équateur, ou redescendant vers l'extrême pointe de l'Amérique du Sud.

Mais ce que Dick Sand ignorait, ce qu'il ne pouvait même reconnaître, c'est que le *Pilgrim* était déjà plus haut en latitude, c'est-à-dire plus au sud qu'il ne le supposait.

Cela tenait à deux raisons :
La première, c'est que les courants de ces parages, dont le novice ne pouvait qu'imparfaitement estimer la vitesse, avaient contribué, sans qu'il lui fût possible de s'en rendre compte, à rejeter le navire hors de sa route.

La seconde, c'est que la boussole, faussée par la main coupable de Negoro, ne donnait plus que des relevements inexacts, — relevements que, depuis la perte du second compas, Dick Sand ne pouvait contrôler. De telle sorte que, croyant et devant croire qu'il faisait l'est, en réalité il faisait le sud-est ! La boussole, elle était toujours sous ses yeux. Le loch, on le jetait régulièrement. Ses deux instruments lui permettaient, dans une certaine mesure, de diriger le *Pilgrim* et d'estimer le nombre de milles parcourus. Mais était-ce donc suffisant ?

Cependant, LE NOVICE RASSURAIT TOUJOURS, ET DE SON MIEUX, MRS. WELDON, que les incidents de cette traversée devaient parfois inquiéter.

— Nous arriverons, nous arriverons ! répétait-il. Nous atteindrons la côte américaine, ici ou là, peu importe, en somme, mais nous ne pouvons manquer d'y atterrir !

— Je n'en doute pas, Dick.
— Evidemment, mistress Weldon, j'aurais le cœur plus tranquille, si vous n'étiez pas à bord, si nous n'avions à répondre que de nous, mais...

— Mais si je n'étais pas à bord, répondit Mrs. Weldon, si cousin Bénédicte, Jack, Nan et moi, n'avions pas pris passage sur le *Pilgrim*, et si, d'autre part, Tom et ses compagnons n'avaient pas été recueillis en mer, Dick, il n'y aurait plus que deux hommes ici, toi et Negoro !... Que serais-tu devenu, seul avec ce méchant homme, dans lequel tu ne peux avoir confiance ? Oui, mon enfant, que serais-tu devenu ?

— J'aurais commencé, répondit résolument Dick Sand, par mettre Negoro hors d'état de nuire.

— Et tu aurais manœuvré seul ?

— Oui... seul... avec l'aide de Dieu !
La fermeté de ces paroles était bien faite pour donner espoir à Mrs. Weldon. Et pourtant, en regardant son petit Jack, bien des fois elle se sentait inquiète ! Si la femme ne voulait rien laisser voir de ce qu'éprouvait la mère, elle ne parvenait pas toujours à empêcher quelque secrète angoisse de lui serrer le cœur !

Cependant, si le jeune novice n'était pas assez avancé dans ses études hydrographiques pour faire son point, il possédait un véritable flair de marin, lorsqu'il s'agissait de "sentir le temps." L'apparence du ciel, d'une part, de l'autre, les indications du baromètre, lui permettaient de se mettre sur ses gardes. Le capitaine Hull, bon météorologiste, lui avait appris à consulter cet instrument, dont les pronostics sont remarquablement sûrs.

Voici, en peu de mots, ce que contiennent les notices relatives à l'observation du baromètre :
Lo Lorsque, après une assez longue durée de beau temps, le baromètre commence à baisser d'une manière brusque et continue, la pluie surviendra certainement ; mais, si le beau temps a eu une longue durée, le mercure peut baisser deux ou trois jours dans le tube barométrique avant qu'on aperçoive aucun changement dans l'état de l'atmosphère. Alors, plus il s'écoule de temps entre la chute du mercure et l'arrivée

de la pluie, plus longue sera la durée du temps pluvieux.

2o Si, au contraire, pendant un temps pluvieux qui a déjà eu une longue durée, le baromètre commence à s'élever lentement et régulièrement, très certainement le beau temps viendra, et il durera d'autant plus qu'il se sera écoulé un plus long intervalle entre son arrivée et le commencement de la hausse du baromètre.

3o Dans les deux cas qui précèdent, si le changement de temps suit immédiatement le mouvement de la colonne barométrique, ce changement ne durera que très peu.

4o Si le baromètre monte avec lenteur et d'une façon continue pendant deux ou trois jours ou même davantage, il annonce le beau temps, quand bien même la pluie ne cesserait pas pendant ces trois jours, et vice versa ; mais, si le baromètre hausse deux jours ou plus pendant la pluie, puis, le beau temps étant survenu, qu'il recommence à baisser, le beau temps durera très-peu, et vice versa.

5o Dans le printemps et dans l'automne, une chute brusque du baromètre présage du vent. Dans l'été, si le temps est très-chaud, elle annonce un orage. Dans l'hiver, après une gelée de quelque durée, un rapide abaissement de la colonne barométrique annonce un changement de vent, accompagné de dégel et de pluie ; mais une hausse qui survient pendant une gelée ayant déjà duré un certain temps, pronostique de la neige.

6o Les oscillations rapides du baromètre ne doivent jamais être interprétées comme présageant un temps sec ou pluvieux de quelque durée. Ces indications sont données exclusivement par la hausse ou par la baisse, qui s'opère d'une manière lente et continue.

7o Vers la fin de l'automne, si, après un temps pluvieux et venteux prolongé, le baromètre vient à s'élever, cette hausse annonce le passage du vent au nord et l'approche de la gelée.

Telles sont les conséquences générales à tirer des indications de ce précieux instrument.

C'est là ce que savait parfaitement bien Dick Sand, ce qu'il avait constaté lui-même en diverses circonstances de sa vie de marin, ce qui le rendait très-apté à se mettre en garde contre toute éventualité.

Or, précisément, vers le 20 février, les oscillations de la colonne barométrique commencent à préoccuper le jeune novice, qui les relevait plusieurs fois par jour avec beaucoup de soin. En effet, le baromètre se mit à baisser d'une manière lente et continue, ce qui présageait de la pluie ; mais cette pluie ayant tardé à tomber, Dick Sand en conclut que le mauvais temps durerait. C'est ce qui devait arriver.

Mais la pluie, c'était le vent, et en effet, à cette date, la brise fraîchit assez pour que l'air se déplaçât avec une vitesse de soixante pieds à la seconde, soit trente et un milles à l'heure.

Dick Sand dut prendre alors quelques précautions pour ne pas compromettre la mâture et la voilure du *Pilgrim*.

Il avait déjà fait serrer le cacatois, la flèche et le clin-foc, et il résolut d'en faire autant du perroquet, puis de prendre deux ris dans le hunier.

Cette dernière opération devait présenter certaines difficultés, avec un équipage peu expérimenté encore. Il n'y avait pas à hésiter, cependant, et personne n'hésita.

Dick Sand, accompagné de Bat et d'Austin, monta dans le grément du mât de misaine et parvint, non sans peine, à serrer le perroquet. Avec un temps moins menaçant, il aurait laissé les deux verges sur le mât ; mais, prévoyant qu'il serait probablement obligé de caler ce mât, et peut-être même de le dépasser, il dégraa les deux verges et les envoya sur le pont. On comprend, en effet, que lorsque le vent devient trop fort, il faut non-seulement diminuer la voilure, mais aussi la mâture. C'est un grand soulagement pour le navire, qui, moins chargé dans le haut, n'est plus aussi fatigué par les coups de roulis et de tangage.

Ce premier travail accompli, — et il demanda deux heures, — Dick Sand et ses compagnons s'occupèrent de réduire la surface du hunier en prenant deux ris. Le *Pilgrim* ne portait pas, comme la plupart des bâtiments modernes, sur un hunier double, ce qui facilite la manœuvre. Il fallut donc opérer comme autrefois, c'est-à-dire courir sur les marchepieds, ramener à soi une voile battue par le vent et l'amarrer solidement avec ses garcettes. Ce fut difficile, long, périlleux ; mais enfin, le hunier diminué donna moins de prise au vent, et le brick-goëlette fut notablement soulagé.

Dick Sand redescendit avec Bat et Austin. Le *Pilgrim* se trouva alors dans les conditions de navigabilité exigées par cet état de l'atmosphère auquel on a donné la qualification de "grand frais."

Pendant les trois jours qui suivirent, 20, 21 et 22 février, la force et la direction du vent ne se modifièrent pas sensiblement. Toutefois, le mercure continuait à baisser dans le tube baro-

métrique, et, dans cette dernière journée, le novice nota qu'il se tenait continuellement au-dessous de vingt-huit pouces sept dixièmes.

Nulle apparence, d'ailleurs, que le baromètre se relevât avant quelque temps. L'aspect du ciel était mauvais et extrêmement venteux. En outre, des brumes épaisses le couvraient constamment. Leur couche était même si profonde qu'on n'apercevait plus le soleil, et qu'il eût été difficile de préciser l'endroit de son coucher et de son lever.

Dick Sand commença à s'inquiéter. Il ne quittait plus le pont. Il dormait à peine. Cependant, son énergie morale lui permettait de refouler ses angoisses au plus profond de son cœur.

Le lendemain, 23 février, la brise parut mollir un peu dans la matinée, mais Dick Sand ne s'y fia pas. Il eut raison, car dans l'après-midi le vent rafraîchit et la mer devint plus dure.

Vers quatre heures, Negoro, qu'on voyait rarement, quitta le poste et monta sur le gaillard d'avant. Dingo dormait dans quelque coin, sans doute, car il n'aboya pas comme à l'ordinaire.

NEGORO, TOUJOURS SILENCIEUX, resta pendant une demi-heure à observer l'horizon.

De longues lames se succédaient, sans encore s'entre-choquer. Toutefois, elles étaient plus hautes que la force du vent ne le comportait. On devait en conclure qu'il y avait de grands mauvais temps dans l'ouest, à une distance assez rapprochée peut-être, et qu'ils ne tarderaient pas à atteindre ces parages.

Negoro regarda cette vaste étendue de mer, qui était profondément troublée autour du *Pilgrim*. Puis, ses yeux, toujours froids et secs, se dirigèrent vers le ciel.

L'aspect du ciel était inquiétant. Les vapeurs se déplaçaient avec des vitesses très différentes. Les nuages de la zone supérieure couraient plus rapidement que ceux des basses couches de l'atmosphère. Il fallait donc prévoir le cas, assez prochain, où ces lourdes masses s'abaisseraient et pourraient changer en tempête, peut-être en ouragan, ce qui n'était encore qu'une brise à l'état de grand frais, c'est-à-dire un déplacement de l'air à raison de quarante-trois milles à l'heure.

Soit que Negoro ne fût pas homme à s'effrayer, soit qu'il ne comprit rien aux menaces du temps, il ne parut pas être impressionné. Cependant, un mauvais sourire parut sur ses lèvres. On eût dit, en fin de compte, que cet état de choses était plutôt fait pour lui plaire que pour lui déplaire. Un instant, il montra sur le beaupré et rampa jusqu'aux liures, afin d'étendre la portée de son regard, comme s'il eût cherché quelque indice à l'horizon. Puis, il redescendit, et tranquillement, sans avoir prononcé un seul mot, sans avoir fait un geste, il regagna le poste de l'équipage.

Cependant, au milieu de toutes ces redoutables conjectures, il existait une circonstance heureuse, dont chacun devait tenir compte à bord ; c'est que ce vent, si violent qu'il eût dû devenir, était favorable, et que le *Pilgrim* semblait rallier rapidement la côte américaine. Si même le temps ne tournait pas à la tempête, cette navigation continuerait à se faire sans grand danger, et les véritables périls ne surgiraient que lorsqu'il s'agirait d'atterrir sur un point mal déterminé du littoral.

C'est bien ce que se demandait déjà Dick Sand. Une fois qu'il aurait connaissance de la terre, comment manœuvrerait-il, s'il ne rencontrait pas quelque pilote, quelque pratique de la côte ? Au cas où le mauvais temps l'obligerait à chercher un port de refuge, que ferait-il, puisque ce littoral lui était absolument inconnu ? Sans doute, il n'avait pas encore à se préoccuper de cette éventualité. Cependant, l'heure venue, il y aurait lieu de prendre une détermination. Eh bien ! Dick Sand la prendrait.

Pendant les treize jours qui s'écoulaient du 24 février au 9 mars, l'état de l'atmosphère ne se modifia pas d'une façon sensible. Le ciel était toujours chargé de lourdes brumes. Durant quelques heures, le vent diminuait, puis il se représentait à souffler avec la même force. Deux ou trois fois, le baromètre remonta, mais son oscillation, comprenant une douzaine de lignes, était trop brusque pour annoncer un changement de temps et un retour à des vents plus maniables. D'ailleurs, la colonne barométrique rebaisait presque aussitôt, et rien ne pouvait faire espérer la fin de ce mauvais temps dans un délai rapproché.

De gros orages éclatèrent aussi, qui inquiétèrent Dick Sand. Deux ou trois fois la foudre frappa les lames à quelques encablures du navire seulement. Puis, la pluie tomba à torrents, et il se fit de ces tourbillons de vapeur à demi condensés qui entourèrent le *Pilgrim* d'un épais brouillard.

Pendant des heures entières, l'homme de vigie n'avait plus aucune vue, et l'on marchait à l'aveugle.

Bien que le bâtiment, quoique fortement appuyé sur les lames, fût horriblement secoué, Mrs. Weldon, heureusement, supportait ce roulis et ce tangage sans en être incommodée. Mais son petit garçon fut très éprouvé, et elle dut lui donner tous ses soins.

Quand au cousin Bénédicte, il n'était pas plus malade que les blattes américaines, dont il faisait sa société, et il passait son temps à étudier, comme s'il eût été tranquillement installé dans son cabinet de San-Francisco.

Très heureusement aussi, Tom et ses compagnons se trouvèrent peu sensibles au mal de mer, et ils purent continuer à venir en aide au jeune novice, — absolument habitué, lui, à tous ces mouvements désordonnés d'un navire qui fuit devant le temps.

Le *Pilgrim* courait rapidement sous cette voi-

lure réduite, et déjà Dick Sand prévoyait qu'il faudrait la réduire encore. Mais il voulait tenir bon, tant qu'il serait possible de le faire sans danger. Suivant son estime, la côte ne devait plus être éloignée. On veillait donc avec soin. Toutefois, le novice ne pouvait guère se fier aux yeux de ses compagnons pour découvrir les premiers indices de la terre. En effet, quelque bonne vue qu'il ait, celui qui n'est pas habitué à interroger les horizons de mer est inhabile à démêler les premiers contours d'une côte, surtout au milieu des brumes. Aussi, Dick Sand dut-il veiller lui-même, et souvent montait-il jusque dans les barres, pour mieux voir. Mais rien n'apparaissait encore du littoral américain.

Ceci l'étonnait, et Mrs. Weldon, à quelques mots qui lui échappèrent, comprit cet étonnement.

C'était le 9 mars. Le novice se tenait à l'avant, tantôt observant la mer et le ciel, tantôt regardant la mâture du *Pilgrim* qui commençait à fatiguer sous la force du vent.

— Tu ne vois rien encore, Dick ? demanda-t-elle, à un moment où il venait d'abandonner la longue-vue.

— Rien, mistress Weldon, rien, répondit le novice, et, cependant, l'horizon semble se dégager un peu sous ce vent violent qui va fraîchir encore.

— Et, suivant toi, Dick, la côte américaine ne doit pas être éloignée, maintenant ?

— Elle ne peut l'être mistress Weldon, et si quelque chose m'étonne, c'est de ne pas en avoir déjà connaissance !

— Cependant, reprit Mrs. Weldon, le navire a toujours fait bonne route.

— Toujours, depuis que le vent s'est établi dans le nord-ouest, répondit Dick Sand, c'est-à-dire depuis le jour où nous avons perdu notre malheureux capitaine et son équipage ! C'était le 10 février. Nous sommes au 9 mars. Il y a donc de cela vingt-sept jours !

— Mais, à cette époque, à quelle distance étions-nous alors de la côte ? demanda Mrs. Weldon.

— A quatre mille cinq cents milles environ, mistress Weldon. S'il est des choses sur lesquelles j'ai plus d'un doute, ce chiffre, du moins, je puis le garantir à vingt milles près.

— Et quelle a été la vitesse du navire ?

— En moyenne, cent quatre-vingts milles par jour, depuis que le vent a fraîchi, répondit le novice. Aussi, je suis surpris de ne pas être en vue de la terre ! Et ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que nous ne rencontrons pas même un seul des bâtiments qui fréquentent ordinairement ces parages !

— N'as-tu pu te tromper, Dick, reprit Mrs. Weldon, en estimant la vitesse du *Pilgrim* ?

— Non, mistress Weldon. Sur ce point-là, je n'ai pu me tromper. Le loch a été jeté toutes les demi-heures, et j'ai relevé très exactement ses indications. — Tenez, je vais le faire jeter à nouveau, et vous verrez que nous marchons en ce moment à raison de dix milles à l'heure, ce qui nous donnerait plus de deux cents milles par jour !

Dick Sand appela Tom et lui donna l'ordre de jeter le loch, — opération à laquelle le vieux noir était maintenant fort habitué.

Le loch, solidement amarré à l'extrémité de la ligne, fut apporté et jeté dehors.

Vingt-cinq brasses étaient à peine déroulées, lorsqu'il le guin molla subitement entre les mains de Tom.

— Ah ! M. Dick, s'écria-t-il.

— Eh bien, Tom ?

— La ligne a cassé !

— Cassé ! s'écria Dick Sand ! Et le loch est perdu !

Le vieux Tom montra le bout de la ligne qui était resté dans sa main.

Il n'était que trop vrai. Ce n'était point l'amarrage qui avait manqué. La ligne s'était rompue par son milieu. Et, cependant, cette ligne, c'était du filin de premier brin. Il fallait donc que les torons, au point de rupture, eussent été singulièrement usés ! Ils l'étaient, en effet, et c'est ce que put constater Dick Sand, lorsqu'il eut le bout de la ligne entre les mains ! Mais l'avaient-ils été par l'usage, c'est ce que le novice, devenu défiant, se demanda.

Quoi qu'il en soit, le loch était maintenant perdu et Dick Sand n'avait plus aucun moyen d'évaluer exactement la vitesse de son navire. Pour tout instrument, il ne possédait plus qu'une boussole, et il ne savait pas que ses indications étaient fausses !

Mrs. Weldon le vit si attristé de cet accident, qu'elle ne voulut pas insister, et, le cœur gros, elle se retira dans sa cabine.

Mais si la vitesse du *Pilgrim* et, par suite, le chemin parcouru ne pouvaient plus être estimés, il fut facile de constater que le sillage du navire ne diminuait pas.

En effet, le lendemain 7 février, le baromètre tomba à vingt-huit pouces deux dixièmes (1). C'était l'annonce d'un de ces coups de vent qui font jusqu'à soixante milles à l'heure.

Il devint urgent de modifier encore une fois l'état de la voilure, afin de ne pas compromettre la sécurité du bâtiment.

Dick Sand résolut d'amener son mât de perroquet et son mât de flèche, et de serrer ses basses voiles, afin de ne plus naviguer que sous son petit foc et son hunier au bas ris.

Il appela Tom et ses compagnons pour l'aider dans cette opération difficile, qui, malheureusement, ne pouvait s'exécuter avec rapidité.

Et cependant, le temps pressait, car la tempête se déchainait déjà avec violence.

Dick Sand, Austin, Actéon et Bat montèrent dans la mâture, pendant que Tom restait au gou-

vernail, et Hercule sur le pont, afin de mollir les drisses aussitôt qu'on lui commanderait.

Après de nombreux efforts, le mât de flèche et le mât de perroquet furent dégringolés, non sans que ces braves gens eussent risqué cent fois d'être précipités à la mer, tant les coups de roulis secouaient la mâture. Puis, le hunier ayant été diminué et la misaine, la brick-goëlette ne porta plus que le petit foc et le hunier au bas ris.

Bien que sa voilure fût alors extrêmement réduite, le *Pilgrim* n'en continua pas moins de marcher avec une vitesse excessive.

Le 12, le temps prit encore une plus mauvaise apparence. Ce jour-là, dès l'aube, Dick Sand ne vit pas sans effroi le baromètre tomber à vingt-sept pouces neuf dixièmes.

C'était une véritable tempête qui se déclarait, et telle que le *Pilgrim* ne pouvait porter même le peu de toile qui lui restait.

Dick Sand, voyant que son hunier allait être déchiré, donna l'ordre de le serrer.

Mais ce fut en vain. UNE RAFALE PLUS VIOLENTE S'ABATTIT EN CE MOMENT SUR LE NAVIRE et arracha la voile. Austin, qui se trouvait sur la vergue du petit hunier, fut frappé par l'éclate bâbord. Blessé, mais assez légèrement, il put redescendre sur le pont.

Dick Sand, extrêmement inquiet, n'avait plus qu'une pensée : c'est que le navire, poussé avec une telle furie, allait se briser d'un instant à l'autre, car, suivant son estime, les écueils du littoral ne pouvaient être éloignés. Il retourna donc sur l'avant, mais il ne vit rien qui eût l'apparence d'une terre et revint au gouvernail.

Un instant après, Negro monta sur le pont. Là, soudain, comme un éclair, son bras se tendit vers un point de l'horizon. On eût dit qu'il reconnaissait quelque haute terre dans les brumes !...

Encore une fois, il sourit méchamment, et, sans rien dire de ce qu'il avait pu voir, il revint à son poste.

CHAPITRE XII

A L'HORIZON

A cette date, la tempête prit sa forme la plus terrible, celle de l'ouragan. Le vent avait halé le sud-ouest. L'air se déplaçait avec une vitesse de quatre-vingt dix milles à l'heure.

C'était bien un ouragan, en effet, un de ces coups de vent terribles, qui jettent à la côte tous les navires d'une rade, et auxquels, même à terre, les constructions les plus solides ne peuvent résister. Tel fut celui qui, le 25 juillet 1825, dévasta la Guadeloupe. Lorsque de lourds canons de vingt quatre sont enlevés de leurs affûts, que l'on songe à ce que peut devenir un bâtiment qui n'a d'autre point d'appui qu'une mer démontée ! Et cependant, c'est à sa mobilité seule qu'il peut devoir son salut ! Il cède aux poussées du vent, et, pourvu qu'il soit solidement construit, il est en état de braver les plus violents coups de mer. C'était le cas du *Pilgrim*.

Quelques minutes après que le hunier eût été mis en pièces, le petit foc fut emporté à son tour. Dick Sand dut alors renoncer à établir même un tourmentin, petite voile de forte toile, qui aurait rendu le navire plus facile à gouverner.

Le *Pilgrim* courait donc à sec de toile, mais le vent avait pris sur sa coque, sa mâture, son grément, et il n'en fallait pas plus pour lui imprimer encore une excessive rapidité. Quelques fois même, il semblait émerger des flots, et c'était à croire qu'il les effleurait à peine.

Dans ces conditions, le roulis du navire, balotté sur les énormes lames que soulevait la tempête, était effrayant. Il y avait à craindre de recevoir quelque monstrueux coup de mer par l'arrière. Ces montagnes d'eau couraient plus vite que le brick-goëlette et menaçaient de le frapper en poupe, s'il ne s'élevait pas assez vite. C'est là un extrême danger pour tout navire qui fuit devant la tempête.

Mais que faire pour parer à cette éventualité ? On ne pouvait imprimer au *Pilgrim* une vitesse plus considérable, puisqu'il n'aurait pas conservé le moindre morceau de toile. Il fallait donc essayer de le maintenir autant que possible au moyen du gouvernail, dont l'action était souvent impuissante.

Dick Sand ne quitrait plus la barre. Il s'était amarré au milieu du corps, afin de ne pas être emporté par quelque coup de mer. Tom et Bat, attachés aussi, se tenaient prêts à lui venir en aide. Hercule et Actéon, cramponnés aux bittes, veillaient à l'avant.

Quand à Mrs. Weldon, au petit Jack, au cousin Bénédicte, à Nan, ils restaient, par ordre du novice, dans les cabines de l'arrière. Mrs. Weldon aurait préféré demeurer sur le pont, mais Dick Sand s'y était opposé formellement, car c'eût été s'exposer sans nécessité.

Tous les panneaux avaient été hermétiquement condamnés. On devait espérer qu'ils résisteraient, au cas où quelque formidable paquet de mer tomberait à bord. Si, par malheur, ils cédaient sous le poids de ces avalanches, le navire pouvait enfler et sombrer. Très heureusement aussi, l'arrimage avait été fait convenablement, de telle sorte que, malgré la bande effroyable que donnait le brick-goëlette, son chargement ne se déplaçait pas.

Dick Sand avait encore réduit le nombre d'heures qu'il donnait au sommeil. Aussi, Mrs. Weldon en vint-elle à craindre qu'il ne tombât malade. Elle obtint de lui qu'il consentit à prendre quelque repos.

Or, ce fut encore pendant qu'il était couché, dans la nuit du 13 au 14 mars, qu'un nouvel incident se produisit.

Tom et Bat se trouvaient à l'arrière, lorsque

Negoro, qui paraissait rarement sur cette partie du pont, s'approcha et sembla même vouloir lier conversation avec eux ; mais Tom et son fils ne lui répondirent pas.

Tout d'un coup, dans un violent coup de roulis, Negro tomba, et il aurait été sans doute jeté à la mer, s'il ne se fût retenu à l'habitacle.

Tom poussa un cri, craignant que la bousole n'eût été cassée.

Dick Sand, dans un instant d'insomnie, entendit ce cri, se précipitant hors du poste, il accourut sur l'arrière.

Negoro s'était déjà relevé, mais il tenait dans sa main le morceau de fer qu'il venait d'ôter de dessous l'habitacle, et il le fit disparaître avant que Dick Sand ne l'eût aperçu.

Negoro avait-il donc intérêt à ce que l'aiguille aimantée reprit sa direction vraie ? Oui, car ces vents du sud-ouest le servaient maintenant !...

—Qu'y a-t-il ? demanda le novice.
—C'est ce cuisinier de malheur qui vient de tomber sur la bousole ! répondit Tom.

A ces mots, Dick Sand, inquiet au plus haut point, se pencha sur l'habitacle... Il était en bon état, et le compas, éclairé par les lampes, reposait toujours sur ses deux cercles concentriques.

Le cœur du jeune novice se desserra. Le bris de l'unique bousole du bord eût été un malheur irréparable.

Mais ce que Dick Sand n'avait pu observer, c'est que, depuis l'enlèvement du morceau de fer, l'aiguille avait repris sa position normale et indiquait exactement le nord magnétique, tel qu'il devait être sous ce méridien.

Toutefois, si l'on ne pouvait rendre Negro responsable d'une chute qui semblait être involontaire, Dick Sand avait raison de s'étonner qu'il fût, à cette heure, à l'arrière du bâtiment.

—Que faites-vous là ? lui demanda-t-il.
—Ce qui me plaît, répondit Negro.

—Vous dites !... s'écria Dick Sand, qui ne put retenir un mouvement de colère.
—Je dis, répondit le maître-coq, qu'il n'y a pas de règlement qui défende de se promener sur l'arrière !

—Eh bien, ce règlement, je le fais, répondit Dick Sand, et je vous interdis, à vous, de venir à l'arrière !

—Vraiment ! répondit Negro.
Cet homme, si maître de lui, fit alors un geste de menace.

LE NOVICE TIRA DE SA POCHE UN REVOLVER, et le dirigeant sur le maître-coq :

—Negoro, dit-il, sachez bien que ce revolver ne me quitte pas, et qu'un premier acte d'insubordination, je vous casserai la tête !

En ce moment, Negro se sentit irrésistiblement courbé jusqu'au pont.

C'était Hercule, qui venait simplement de poser sa lourde main sur son épaule.

—Capt. Sand, dit le géant, voulez-vous que je jette ce coquin par-dessus le bord ? Ça régèlera les poissons, qui ne sont pas difficiles !

—Pas encore, répondit Dick Sand.
Negoro se releva, dès que la main du noir ne pesa plus sur lui. Mais, en passant devant Hercule :

—Nègre maudit, murmura-t-il, tu me le payeras !

Cependant, le vent venait de changer, ou du moins il semblait avoir sauté de quarante-cinq degrés. Et pourtant, chose singulière, qui frappa le novice, rien dans l'état de la mer n'indiquait ce changement. Le navire avait toujours le même cap, mais le vent et les lames, au lieu de le prendre directement par l'arrière, le frappaient maintenant par la hanche de bâbord, — situation assez dangereuse, qui expose un bâtiment à recevoir de mauvais coups de mer. Aussi Dick Sand fut-il obligé de laisser porter de quatre quarts pour continuer à fuir devant la tempête.

Mais, d'autre part, son attention était éveillée plus que jamais. Il se demandait s'il n'y avait pas quelque rapport entre la chute de Negro et le bris du premier compas. Qu'était venu faire là le maître-coq ? Est-ce qu'il avait un intérêt quelconque à ce que la seconde bousole fût aussi mise hors de service ? Quel aurait pu être cet intérêt ? Cela ne s'expliquait en aucune façon. Negro ne devait-il pas désirer, comme tous le désiraient, d'accoster le plus tôt possible la côte américaine ?

Lorsque Dick Sand parla de cet incident à Mrs. Weldon, celle-ci, bien qu'elle partageât sa méfiance dans une certaine mesure, ne put trouver de motif plausible à ce qui aurait été une criminelle préméditation de la part du maître-coq.

Cependant, par prudence, Negro fut très-surveillé. Du reste, il tint compte des ordres du novice, et il ne se hasarda plus à venir sur l'arrière du bâtiment, où son service ne l'appelait jamais. D'ailleurs, Dingo y fut installé en permanence, et le cuisinier n'eut garde de l'approcher.

Pendant toute la semaine, la tempête ne diminua pas. Le baromètre baissa encore. Du 14 au 26 mars, il fut impossible de profiter d'une seule accalmie pour installer quelques voiles. Le *Pilgrim* fuyait dans le nord-est avec une vitesse qui ne pouvait être inférieure à deux cents milles par vingt quatre heures, et la terre ne paraissait pas ! Et cependant, cette terre, c'était l'Amérique, qui est jetée comme une immense barrière entre l'Atlantique et le Pacifique, sur une longueur de plus de cent vingt degrés !

Dick Sand se demanda s'il n'était pas fou, s'il avait encore le sentiment du vrai, si, depuis tant de jours, à son insu, il ne courait pas dans une direction fautive ! Non ! il ne pouvait s'abuser à ce point ! Le soleil, bien qu'il ne pût l'apercevoir dans les brumes, se levait toujours devant

lui pour se coucher derrière lui ! Mais alors, cette terre, avait-elle donc disparu ? Cette Amérique, sur laquelle son navire se briserait peut-être, ou était-elle, si elle n'était pas là ? Que ce fût le continent sud ou le continent nord, — car tout était possible dans ce chaos, — le *Pilgrim* ne pouvait manquer l'un ou l'autre ! Que s'était-il passé depuis le début de cette effroyable tempête ? Que se passait-il encore, puisque cette côte, qu'elle fût le salut ou la perte, n'apparaissait pas ! Dick Sand devait-il donc supposer qu'il était trompé par sa bousole, dont il ne pouvait plus contrôler les indications, puisque le second compas lui manquait pour faire ce contrôle ? En vérité, il eut cette crainte qu'il pouvait justifier l'absence de toute terre !

Aussi, lorsqu'il n'était plus à la barre, Dick Sand ne cessait-il de dévorer la carte des yeux ! Mais il avait beau l'interroger, elle ne pouvait lui donner le mot d'une énigme qui, dans la situation que Negro lui avait faite, était incompréhensible pour lui, comme elle l'eût été pour tout autre !

Ce jour-là, pourtant, 21 février, vers huit heures du matin, il se produisit un incident de la plus haute gravité.

Hercule, de vigie à l'avant, fit entendre ce cri :

—Terre ! terre !
Dick Sand bondit vers le gaillard d'avant. Hercule, qui ne pouvait avoir des yeux de marin, ne se trompait-il pas ?

—La terre ! s'écria Dick Sand.

—Là, répondit Hercule, en montrant un point presque imperceptible à l'horizon dans le nord-est.

On s'entendait à peine parler au milieu des mugissements de la mer et du ciel.

—VOUS AVEZ VU LA TERRE !... DIT LE NOVICE.

—Oui, répondit Hercule en affirmant de la tête.

Et sa main se tendit encore vers bâbord devant.

Le novice regardait... Il ne voyait rien.

A ce moment, Mrs. Weldon, qui avait entendu le cri poussé par Hercule, monta sur le pont, malgré sa promesse de ne point y venir.

—Mistress !... s'écria Dick Sand.

Mrs. Weldon, ne pouvant se faire entendre, essaya, elle aussi, d'apercevoir cette terre signalée par le noir, et semblait avoir concentré toute sa vie dans ses yeux.

Il faut croire que la main d'Hercule indiquait mal le point de l'horizon qu'il voulait montrer, car ni Mrs. Weldon, ni le novice ne purent rien voir.

Mais, tout à coup, Dick Sand étendit la main à son tour.

—Oui ! oui ! terre ! dit-il.

Une sorte de sommet venait d'apparaître dans une éclaircie de brumes. Ses yeux de marin ne pouvaient le tromper.

—Enfin ! s'écria-t-il, enfin !

Il se tenait fiévreusement au bastingage. Mrs. Weldon, soutenue par Hercule, ne cessait de regarder cette terre presque insérée.

La côte, formée par ce haut sommet, se relevait alors à dix milles sous le vent par bâbord. L'éclaircie s'étant complètement faite dans une déchirure des nuages, on la revit plus distinctement. C'était sans doute quelque promontoire du continent américain. Le *Pilgrim*, sans voiles, n'était pas en état de pointer sur lui, mais il ne pouvait manquer d'y atterrir.

Ce ne devait plus être qu'une question de quelques heures. Or, il était huit heures du matin. Donc, bien certainement, avant midi, le *Pilgrim* serait près de la terre.

Sur un signe de Dick Sand, Hercule reconduisit à l'arrière Mrs. Weldon, car elle n'aurait pu résister à la violence du tangage.

Le novice resta un instant encore à l'avant, puis, il revint à la barre, près du vieux Tom.

Il voyait donc enfin cette côte, si tardivement reconnue, si ardemment désirée ! mais c'était maintenant avec un sentiment d'épouvante !

En effet, dans les conditions où se trouvait le *Pilgrim*, c'est-à-dire fuyant devant la tempête, la terre sous le vent, c'était l'échouage avec toutes ses terribles éventualités.

Deux heures se passèrent. Le promontoire se montrait alors par le travers du navire.

A ce moment, on vit Negro monter sur le pont. Cette fois, il regarda la côte avec une extrême attention, remua la tête en homme qui saurait à quoi s'en tenir, et redescendit, après avoir prononcé un nom que personne ne put entendre.

Dick Sand, lui, cherchait à apercevoir le littoral qui devait s'arrondir en arrière du promontoire.

Deux heures s'écoulèrent. Le promontoire se dressait par bâbord derrière, mais la côte ne se dessinait pas encore.

Cependant, le ciel s'éclaircissait à l'horizon, et une haute côte, telle que devait précisément être la terre américaine, bordée par l'énorme chaîne des Andes, eût été visible de plus de vingt milles.

Dick Sand prit sa longue vue et la promena lentement sur tout l'horizon de l'est.

Rien ! Il ne voyait plus rien !

A deux heures après-midi, toute trace de terre s'était effacée en arrière du *Pilgrim*. En avant, la lunette ne pouvait saisir un profil que quelque d'une côte haute ou basse.

Un cri échappa alors à Dick Sand, et, quittant aussitôt le pont, il descendit précipitamment dans la cabine où se tenait Mrs. Weldon avec le petit Jack, Nan et cousin Bénédicte.

—Une file ! ce n'était qu'une file ! dit-il.
—Une file, Dick ! mais laquelle ! demanda Mrs. Weldon.

—La carte nous le dira ! répondit le novice. Et, courant au poste, il en rapporta la carte du bord.

—Li, mistress Weldon, là ! dit-il. Cette terre dont nous avons eu connaissance, ce ne peut être que le point perdu au milieu du Pacifique ! ce ne peut être que l'île de Pâques ! Il n'y en a pas d'autres dans ces parages !

—Et nous l'avons déjà laissée en arrière ! demanda Mrs. Weldon.

—Oui, bien au vent à nous !
Mrs. Weldon regardait attentivement l'île de Pâques, qui ne formait qu'un point imperceptible sur la carte.

—Et à quelle distance est-elle de la côte américaine ?

—A trente-cinq degrés.

—Ce qui fait ?...

—Environ deux mille milles.

—Mais le *Pilgrim* n'a donc pas marché, puisque nous sommes encore si éloignés du continent ?

—Mistress Weldon, répondit Dick Sand, qui passa un instant sa main sur son front comme pour concentrer ses idées, je ne sais... je ne puis expliquer ce retard incroyable !... Non ! je ne puis... à moins que les indications de la bousole n'aient été fausses !... Mais cette île ne peut être que l'île de Pâques, puisque nous avons dû fuir vent arrière dans le nord-est, et il faut remonter le ciel, qui m'a permis de relever notre position. Oui ! c'est l'île de Pâques !

Où ! elle est encore à deux mille milles de la côte ! Je sais enfin où nous a poussés la tempête, et, si elle s'apaise, nous pourrions accoster avec quelques chances de salut le continent américain ! Maintenant, du moins, notre navire n'est plus perdu sur l'immensité du Pacifique !

Cette confiance, que témoignait le jeune novice, fut partagée de tous ceux qui l'entendaient parler. Mrs. Weldon, elle-même, se laissa gagner. Il semblait vraiment que ces pauvres gens fussent au bout de leurs peines, et que le *Pilgrim*, se trouvant au vent de son port, n'eût plus qu'à attendre la pleine mer pour y entrer !

L'île de Pâques, — de son véritable nom Vaï-Hou, — découverte par David en 1686, visitée par Cook et Lapérouse, est située par 27° de latitude sud et 112° de longitude est. Si le brick-goëlette avait été ainsi entraîné de plus de quinze degrés au nord, cela était évident dû à cette tempête du sud-ouest devant laquelle il avait été obligé de fuir.

Donc, le *Pilgrim* était encore à deux mille milles de la côte. Toutefois, sous l'impulsion de ce vent qui soufflait en foudre, il devait en moins de dix jours avoir atteint un point quelconque du littoral du Sud Amérique.

Mais ne pouvait-on espérer, ainsi que l'avait dit le novice, que le temps deviendrait plus maniable, et qu'il serait possible d'établir quelque voile, lorsqu'on aurait connaissance de la terre ?

C'était encore l'espoir de Dick Sand. Il se disait que cet ouragan, qui durait depuis tant de jours, finirait peut-être par se "tuer." Et maintenant que, grâce au relèvement de l'île de Pâques, il connaissait exactement sa position, il était fondé à croire que, redevenu maître de son bâtiment, il saurait le conduire en lieu sûr.

Où ! d'avoir eu connaissance de ce point isolé au milieu de la mer, comme par une faveur providentielle, cela avait rendu confiance à Dick Sand. S'il allait toujours au caprice d'un ouragan, qu'il ne pouvait maîtriser, du moins, il n'allait plus tout à fait en aveugle.

Le *Pilgrim*, d'ailleurs, solidement construit et gréé, avait peu souffert pendant ces rudes attaques de la tempête. Ses avaries se réduisaient uniquement à la perte du hunier et du petit foc, — perte qu'il serait aisé de réparer. Pas une goutte d'eau n'avait pénétré par les coutures bien étanches de la coque et du pont. Les pompes étaient parfaitement franches. Sous ce rapport, il n'y avait rien à craindre.

Restait donc cet interminable ouragan dont rien ne semblait devoir modérer la fureur. Si, dans une certaine mesure, Dick Sand pouvait mettre son navire en état de lutter contre la tempête, il ne pouvait ordonner à ce vent de se mollir, à ces lames de s'apaiser, à ce ciel de se rasséréniser. A bord, s'il était "maître après Dieu," hors du bord, Dieu seul commandait aux vents et aux flots.

(La suite au prochain numéro.)

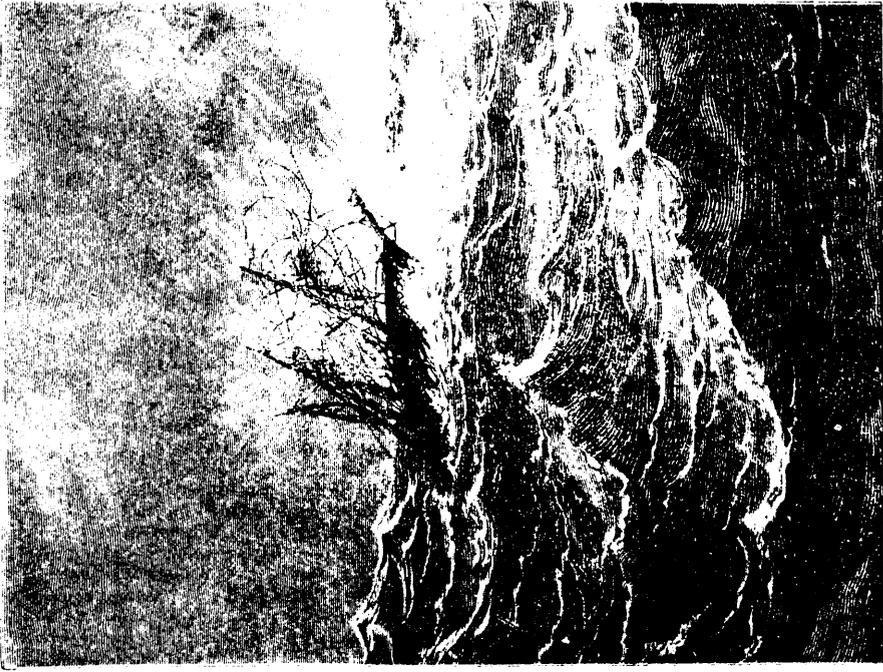
SANS AUCUN DOUTE. — Afin qu'il n'y ait point d'erreurs nous tenons à faire savoir que la place du bon marché, pour chapeaux et fourrures : c'est chez Dubuc, Desautels & Cie, 217, rue Notre-Dame, là où le gros chien est à la porte.

Guérison de la Consommation

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la recette d'un simple remède végétal pour la guérison inflexible et permanente de la Consommation, Bronchites, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses ; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette recette, exempte de frais, en français, allemand et anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la poste une étampe, nommant ce papier.

W. W. SHEARER,

149, Power's Block, Rochester, N. Y.



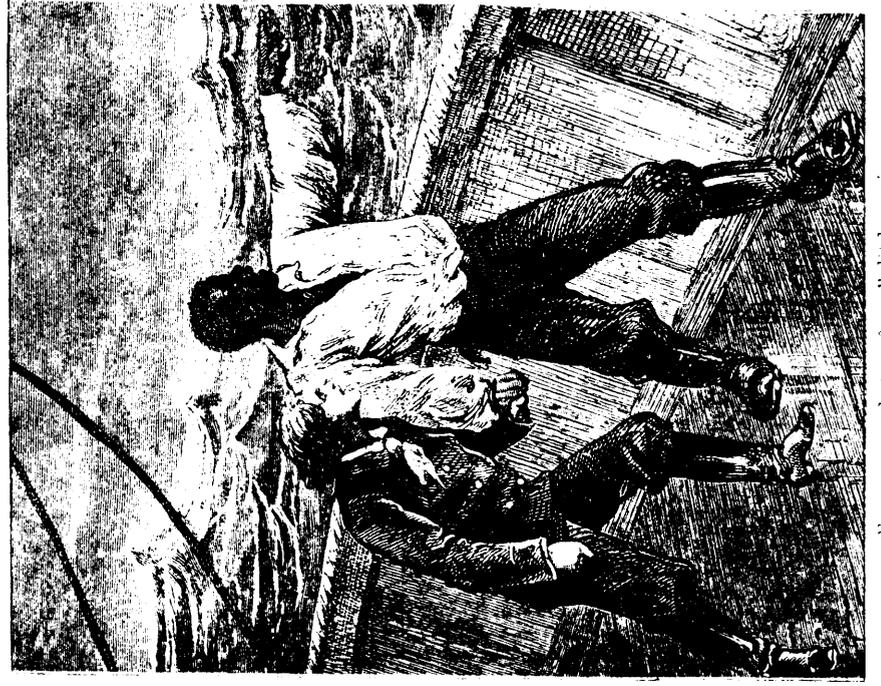
Une rafale plus violente s'abattit en ce moment...



"Dick, mon cher enfant, mon capitaine!" dit Mrs. Weldon



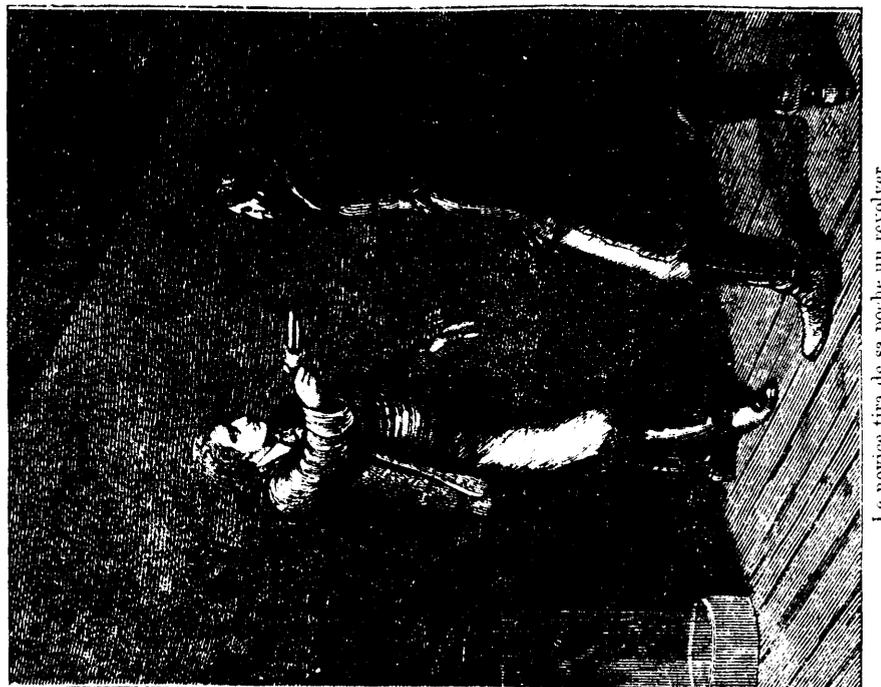
Nigoro, toujours silencieux...



"Vous avez vu la terre?" dit le novice



Le novice rassurait toujours Mrs. Weldon



Le novice tira de sa poche un revolver

AUX NEURALGIQUES

On ferait des volumes avec l'histoire des névralgies. Je n'ai ni la prétention ni le courage de les écrire. Cependant, je ne puis m'empêcher d'attirer l'attention de mes lecteurs sur une variété de "névralgies liées à la chloro-anémie," que l'on rencontre fréquemment dans la pratique, et qui sont réfractaires aux agents thérapeutiques généralement employés : quinine, opiacés, injections hypodermiques, etc.

Le type de ces névralgies est celui qui fait le sujet d'une observation bien curieuse que m'adressa l'an dernier le Dr Nelson, alors que je rédigeais, par intern, le Pain Médical, de mon ami le professeur Forb. La voici rénumérée : Il s'agissait d'une dame de 36 ans, femme de confiance chez un magistrat de Paris qui, depuis six mois, était atteinte de douleurs de tête incessantes, intolérables. Ces souffrances, localisées dans l'œil droit, se faisaient sentir dès le réveil, persistaient toute la journée, et ne cessaient qu'au moment du sommeil, qui ne venait souvent qu'après deux heures de lit, la malade ne pouvant plus poser sa tête sur l'oreiller qu'avec la plus grande peine.

L'effet de cette indication fut merveilleux. Au bout de cinq à six jours, les douleurs névralgiques diminuèrent sensiblement. A partir du dix-huitième jour, elles cessèrent complètement, et, au moment où le Dr Nelson m'adressait l'observation, c'est-à-dire quatre mois après l'institution de ce traitement, la névralgie oculaire qui, lors de la première consultation comptait six mois de date, ne s'était pas reproduite.

L'emploi exclusif du Fer Bravais avait suffi pour opérer ce merveilleux résultat. Dr P. L.

Quelques questions sur la Chronologie de l'histoire universelle

- 1. Qu'est-ce que l'Histoire ? L'Histoire est le récit des événements qui se sont produits dans les sociétés humaines. L'histoire ne relève que les faits importants, authentiques, certains.
2. Qu'est-ce que l'Histoire universelle ? L'Histoire universelle est le récit des faits accomplis dans toute la suite des temps et dans tous les pays. Une histoire particulière se borne aux événements d'une époque ou d'un peuple ; telles seraient : l'histoire du XIXe siècle, l'histoire peut même devenir individuelle ou spéciale, si elle se borne à l'étude d'un homme ou d'un fait, comme l'histoire de Louis XIV, l'histoire de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis.
3. Qu'est-ce que la Chronologie ? La Chronologie est la science des dates historiques, ou la connaissance des époques où se sont accomplis les principaux faits de l'histoire de l'humanité.
4. Combien y a-t-il d'années depuis la création du monde jusqu'à nous ? Les opinions sont partagées sur ce point ; le chiffre qui paraît le plus digne de confiance est celui qui résulte des recherches des savants Bénédictins, dans le célèbre ouvrage intitulé l'Acte de vérité des dates, savoir 4863 plus 1880, soit 6843 ans.
5. Combien cela fait-il de siècles ? 6843 ans font 68 siècles complets, plus 43 années d'un 69e siècle.
6. Comment divise-t-on ce grand nombre d'années ?

- On divise ce grand nombre d'années en quatre parties, savoir :
1. Les Temps Anciens, depuis la création, 4963 avant J.-C. jusqu'à la chute de l'Empire Romain d'Occident, 476 ans après J.-C. (54 siècles).
2. Le Moyen-Age, depuis la destruction de l'Empire Romain d'Occident, l'an 476, jusqu'à l'établissement de l'Empire Turc en Europe, l'an 1453 (10 siècles).
3. Les Temps Modernes, depuis l'établissement de l'Empire Turc en Europe, l'an 1453, jusqu'à la révolution française, en 1789 (3 siècles).
4. L'Epoque Contemporaine, depuis la révolution française, 1789, jusqu'à nos jours (1 siècle).
7. Comment compte-t-on les années avant J.-C. ?

On compte les années avant J.-C. en remontant ; par exemple, on dit que le déluge a eu lieu 3308 ans avant J.-C., ce qui répond à l'an 1656 depuis la création. D'après les supputations des Bénédictins, on compte 4963 ans de la création à la naissance de J.-C.

- 8. Combien y a-t-il d'années avant J.-C. ? D'après les supputations des Bénédictins, on compte 4963 ans de la création à la naissance de J.-C.
9. Combien cela fait-il de siècles ? 4963 ans font 49 siècles complets, plus 63 années d'un 50e siècle.
10. Dans quel siècle a eu lieu la création ? La création a eu lieu dans le 50e siècle avant J.-C.
11. Combien y a-t-il d'années depuis J.-C. ? Depuis la naissance de J.-C. jusqu'à nos jours, on compte 1880 ans.
12. Combien cela fait-il de siècles ? 1880 ans font 18 siècles complets, plus 80 années d'un 19e siècle.
13. Dans quel siècle sommes-nous ? Nous sommes dans le 19e siècle.
14. Comment appelle-t-on le point de départ d'où l'on compte les années ? Le point de départ d'où l'on compte les années se nomme ère.
15. Combien y a-t-il d'ères principales ? On peut compter six ères principales, savoir :
L'ère de la création (4963 avant J.-C.)
L'ère du déluge (3308 avant J.-C.)
L'ère des Olympiades (776 avant J.-C.)
L'ère de Rome (753 avant J.-C.)
L'ère chrét. ou de la naissance de J.-C.
L'ère musulmane (622 après J.-C.)
Dans chaque pays, on peut aussi considérer d'autres ères, par exemple, au Canada :
L'ère de Christophe Colomb (en 1492)
L'ère des Etats-Unis (en 1776).
L'ère de la Puissance du Canada (en 1867).
16. Comment appelle-t-on l'ère de J.-C. ? L'ère de J.-C. est appelée ère chrétienne ou ère vulgaire,

La population de Fal River est maintenant de 50,000 âmes. Londres ne possède pas moins de 15,000 voleurs de profession. Sa police ne compte que 12,000 hommes.

La population de Berlin, la capitale de l'Allemagne, a doublé en 20 ans. Elle était de 528,900 en 1860, et elle est aujourd'hui de 1,118,630, d'après le recensement 1er décembre dernier.

On s'occupe en ce moment à New-York à recueillir des souscriptions pour l'organisation de l'Exposition universelle de 1883. En tête de la liste, la compagnie du chemin de fer New-York Central s'est inscrite pour \$250,000 ; cette souscription, ainsi que celle de plusieurs autres compagnies de chemin de fer et de bateaux à vapeur, dont le comité a la promesse, est purement conditionnelle, c'est-à-dire que si les 4 millions requis ne sont pas couverts, cette souscription sera considérée comme non avenue. Mais si l'on en juge par les succès obtenus dès le début, il y a lieu d'espérer que non seulement le premier million indispensable, mais encore les trois millions supplémentaires, seront rapidement souscrits.

Les travailleurs.—Avant que de commencer vos ouvrages pénibles du printemps, après un hiver de repos, votre système a besoin d'être purifié et de se renforcer pour prévenir et guérir d'une attaque de fièvre ou d'autres maladies du printemps qui vous seraient préjudiciables pendant une saison d'ouvrages. Vous sauvez du temps, vous évitez beaucoup de maladies et économiserez, si vous faites usage d'une bouteille des AMEIS DE HOUBLON dans votre famille durant ce mois. Ne différez pas. Voir une autre colonne.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 20 janvier 1881. Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPY, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 256.—MM. Z. D. Lamoire, F. Côté, Québec ; T. Gauthier, Montréal ; A. C. St-Jean ; L. O. P. Sherbrooke ; T. Lacasse, Lowell, Mass.

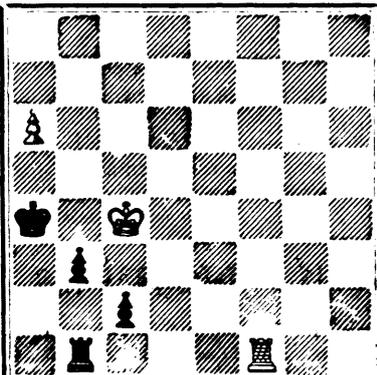
NOUVELLES

- M. Bird a lancé un défi à M. Steinitz.
Le Cercle d'Échecs de Toronto a accepté le défi du Cercle de Cobourg.
Le "Montreal Chess Club" a donné une soirée échiquéenne le 7 janvier dernier.
Un Cercle d'Échecs et de Dames a été organisé à Barrie, Ontario. Un tournoi doit commencer durant le mois.
Le Cincinnati Commercial ouvre un concours de problèmes d'échecs, avec les prix suivants : Pour le meilleur 3 coups, un traité sur les fins de parties par Jean Perri et l'abbé Durand. Pour le meilleur 2 coups un volume de problèmes d'échecs par Kolz et Kockel, kom.

FIN DE PARTIE No. 12

Extrait de l'ABC des Echecs.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent en 2 coups.

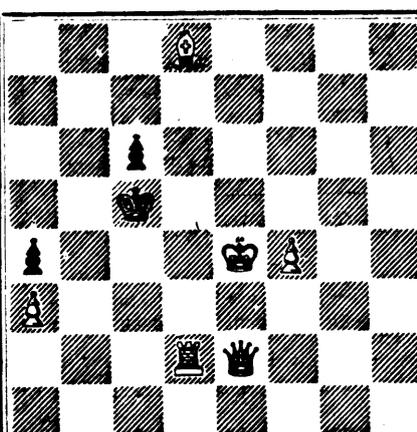
Solution de la fin de partie No. 10.

Blancs. Noirs. 1. T 5e CD. Ce coup est fort joli et instructif. On doit remarquer que ce sacrifice de la T remplit deux buts bien distincts : 1er. Celui de permettre l'avance immédiate du P à 7e C ; 2e. Celui d'empêcher le P adverse d'aller à Dame. 1 R pr T, meilleur. 2 P 7e C. 2 R 5e F. Si : 2 P fait D. 3 P fait D, échec et gagnent la Dame.

3 P fait D. 3 R 6e F. 4 R 7e R. 4 R 7e F. 5 D 2e TR, échec. 5 R 8e F. 6 R 3e R. 6 R 8e C ; car ils ne peuvent faire D sans être mat par D 9e D. 6oh. Et si : 6 P fait C. 7 R 3e D. 7 C 7e D. 8 D pr C, échec. 8 R 8e C. 9 R 3e F, et remarquez bien qu'il échec à 2e FR ferait perdre du temps, car le coup suivant vous êtes forcé d'éloigner votre Dame, sinon il serait pat ; il eût été de même si la Dame était à 3e C, le R noir étant à 8e T.

PROBLEME No. 258

Composé par M. LANSQUENET, France. NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

Solution du problème No. 258.

Blancs. Noirs. 1 D 6e FR. 1 f. 2 Mat selon le coup des noirs.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

TOUX.—Les Brown Bronchial Troches sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

La Gorge.—LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les Orateurs et les Chanteurs reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

Un RHUME, une TOUX, un CATARHE ou MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. Défiiez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchite Troches" se vendent seulement par l'Attes.

Un Diacre sage.—"Diacre Wilden, j'aimerais que vous me fîtes connaître par quel moyen vous et votre famille avez si bien passé la saison dernière, quand nous tous nous avons été si malade et avons eu si souvent la visite des médecins.

—Frère Taylor, la réponse est bien facile. J'ai fait usage des Amers de Houblon en temps opportun, et par ce moyen j'ai tenu ma famille en bonne santé et me suis exempté des comptes de médecins. Pour trois piastres de ce remède, nous avons conservé la santé, et nous avons pu travailler tout le temps, et je suis certain qu'il vous en a coûté ainsi qu'à la plupart de vos voisins de un à deux cent piastres chacun, le temps que vous avez été malade. Je parie que dorénavant vous prendrez mon remède. Voir une autre colonne.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

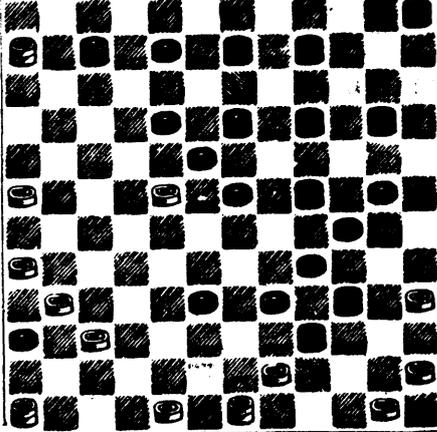
Solutions justes du problème 247

Montréal : MM. H. Leduc, N. Chartier, Z. Pouliot, J. O. Pément, H.-R. Denis A. Rochon,

PROBLEME No. 249

Composé par M. P. D. LÉTOURNEAU, North Brookfield, MASS.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent

Solutions justes du problème 246

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show counts for various moves like 39, 34, 35, 57, 47, 68, 46, 40, 43.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 15 janvier 1881.

Table of market prices for various goods including flour (FARINE), grain (GRAINS), dairy (LAITERIE), poultry (VOLAILLES), vegetables (LÉGUMES), game (GIBIERS), meat (VIANDES), and miscellaneous (DIVERS).

Marché aux Bestiaux

Table of prices for livestock and animal products such as beef, mutton, and various types of wool.

Table of prices for various types of wool, including different qualities and weights.

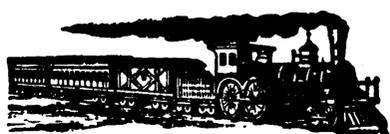
Décisions judiciaires concernant les Journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

Advertisement for 'POUDRE à PÂTE VICTORIA' by D.C. Brosseau & Cie., featuring a portrait of a woman and the text 'La seule Certifiée Pure par le Prof. J. Baker Edwards, Analyste.'



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O. CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 23 DEC. 1880,

Table of train schedules for the Chemin de Fer Q.M.O. & O., listing departure and arrival times for various routes like Ottawa, Québec, and St-Jérôme.

(Trains locaux entre Aymer.) Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Bureaux Général, 13, Place d'Armes BUREAUX DES BILLETS: 12 PLACE D'ARMES, 2, 2 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

AVIS AUX PHOTOGRAPHES

A louer, garni et meublé, l'un des plus anciens établissements de Montréal. Y compris chambre obscure, lentilles et tout l'appareil nécessaire avec 10,000 négatives amplement.

Advertisement for 'PATINS! PATINS!' by L.J.A. Surveyer, 524, Rue Craig, advertising corniches, roller blinds, and kitchenware.

BOTANIQUE

Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA, à l'usage des maisons d'éducation, par L'abbé J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché.

50 Cartes-Chromos lithographiés No. 2, 10 et Gros troussés pour les agents, 10 cts. GLOBE CARD CO., Northford, Ct.

Advertisement for 'FER BRAVAIS' medicine, featuring an illustration of a knight on a horse and text describing its benefits for various ailments like anemia and weakness.

LA POUDRE ALLEMANDE

Advertisement for 'THE COOK'S FRIEND' flour, with the slogan 'NE FAILLIT JAMAIS ET EST'.

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$5.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture. COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, etc.

ASSURANCE FINANCIERE De Paris (France)

Toutes vos dépenses seront remboursées si vous exigez de vos fournisseurs des Bons d'Escompte de l'Assurance Financière. Ils vous offrent rien que la peine de les demander.

Forrest, Patenaude & Cie., AGENTS GÉNÉRAUX.

VÉRITÉS AMERS DE HOUBLON

(Une médecine et non un breuvage.) CONTENANT DU HOUBLON, du BUCHU, de la MANDRAGORE et du PISSELIOT.

M. J. H. BATES, Agent d'annonces (bâtisse du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix.

NOUVEAU PROCÉDE.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—Impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

CE JOURNAL

se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent être passés pour les annonces de

NEW-YORK.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).